IMAGES

NAHAS PACHA REÇOIT
LORD LAMPSON

DANS CE NUMERO:

CARGOS DE L'AIR

25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

No. 697 — LE CAIRE (EGYPTE)



SUR LE FRONT RUSSE

Des gardes rouges chassent les nazis d'un point fortifié du front. Poursuivant leur avance irrésistible, les Russes se rapprochent rapidement de la ville-clef de Rostov.

DEUX CHEFS

Tous les chefs militaires alliés étaient présents à l'inauguration du quartier général allié en Afrique du Nord. C'est au milieu de l'émotion générale que furent hissés les drapeaux britannique et américain. On reconnaît côte à côte, faisant le salut au drapeau : Sir Andrew Cunningham, commandant en chef des flottes alliées en Méditerranée, et le général Anderson, commandant en chef de la 1ère Armée anglaise.



LE « MARBLE ARCH » D'AFRIQUE

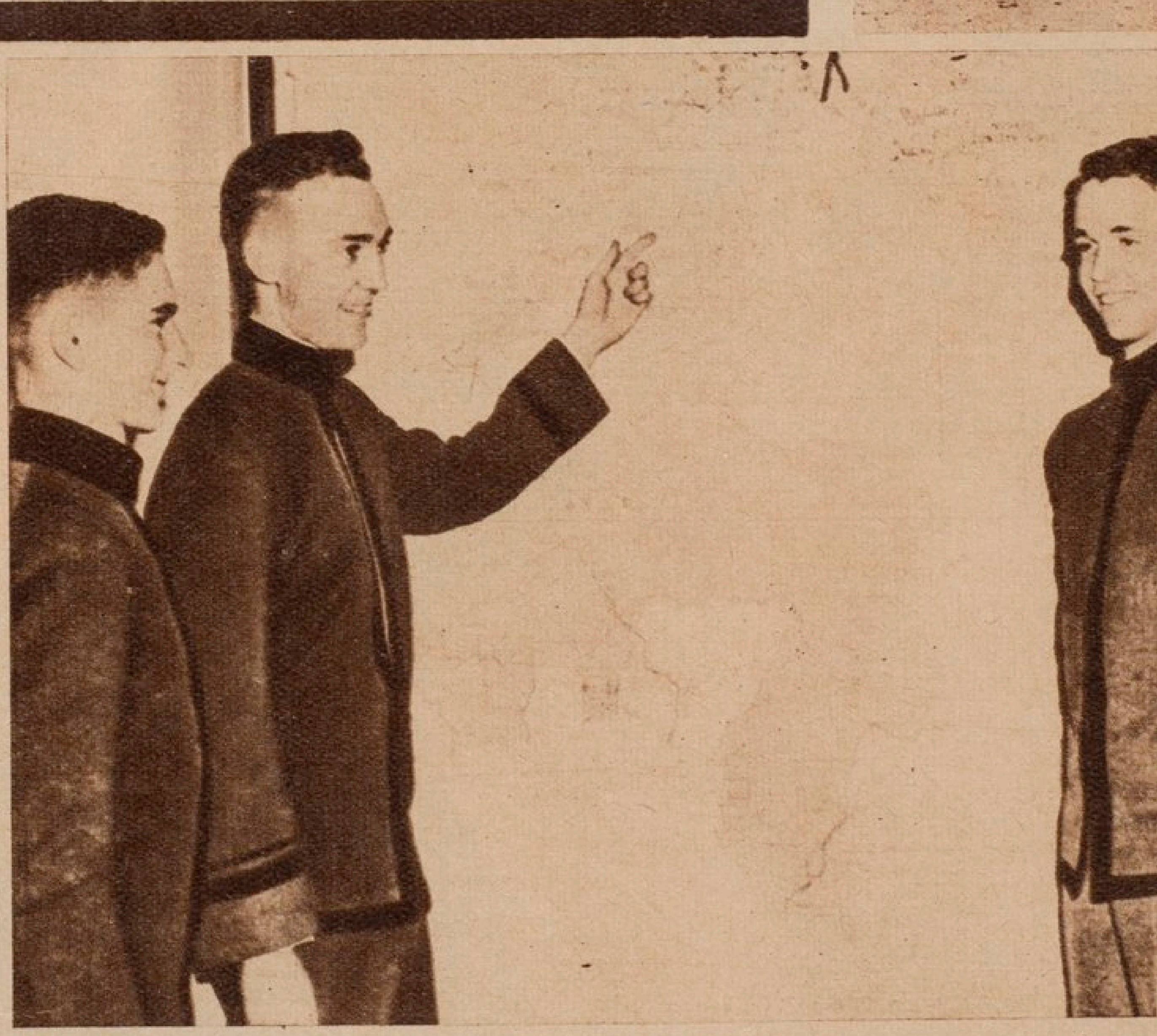
Construit par les Italiens, ce monument s'élève à environ quarante milles à l'ouest d'El Agheila. C'est par là que passèrent les troupes axistes venant à la conquête de l'Egypte. Mais par un destin ironique et cruel, il assista également à la marche irrésistible des soldats de la Huitième Armée vers l'Ouest. Les Anglais l'ont baptisé « Marble Arch » en souvenir d'un monument élevé à Londres. Voici un aspect des motifs sculptés sur le monument.

Images Actualités



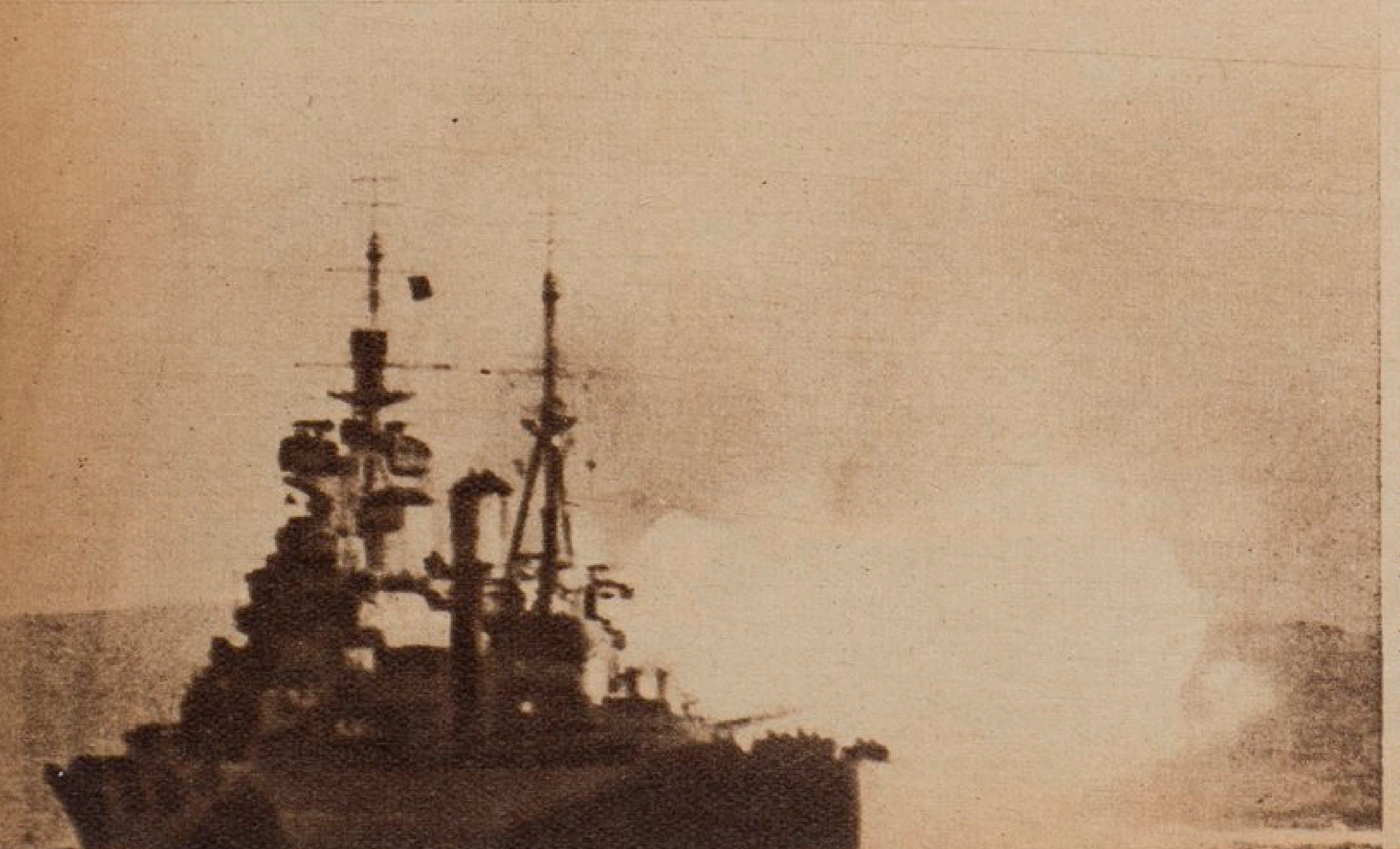
DES RENFORTS ARRIVENT EN AFRIQUE DU NORD

Des renforts de troupes et de matériel ne cessent d'arriver en Afrique du Nord. Voici des soldats américains portant leurs armes et des sacs de campagne, à bord d'un chaland de débarquement accostant sur une côte d'Afrique du Nord. La « bataille du ravitaillement » se poursuit avec effervescence des deux côtés. Les Alliés ayant la maîtrise des mers envoient à leurs troupes des renforts en hommes et matériel avant de livrer l'assaut final.



LES FILS DES GÉNÉRAUX AMÉRICAINS A L'ACADÉMIE MILITAIRE

Ces quatre jeunes gens, cadets de l'Académie militaire de West Point, sont les fils des généraux américains qui dirigent les opérations alliées en Afrique du Nord. De gauche à droite : William D. Clark, fils du lieutenant général Clark, John Eisenhower, fils du général Eisenhower, George Patton, fils du général Patton, et John Doolittle, fils du général Doolittle.



UNE BOMBE POUR TOJO

Une bombe de petit calibre sur laquelle ont été inscrits les mots suivants : « A Tojo, via Kiska », va être fixée à ce bombardier dans une base de l'Alaska. L'aviation américaine de l'Alaska est prête à donner de rudes coups aux troupes du Mikado.

FEU !

Un magnifique instantané pris au moment où le nouveau cuirassé britannique H.M.S. « Howe » tire une salve d'un canon de 14 pouces. L'eau elle-même semble embrasée par les flammes. Après la mise en service du « Howe » et du « Anson », M. Alexander, premier Lord de l'Amirauté, a pu annoncer que l'Angleterre a remplacé



L'ECRAN DE LA SEMAINE

Giraud
A FAILLI ÊTRE FUSILLÉ

Les récentes déclarations du général Giraud ont clairement montré qu'un pareil homme ne pourrait jamais être amené à composition par les Allemands. Les raisons d'une telle attitude, le général les a clairement exposées : l'Allemagne veut la fin de la France. Et les Allemands savaient si bien qu'ils avaient affaire à un adversaire irréductible que, lorsque le général fut capturé en mai 1940, l'ordre avait été aussitôt donné de le passer par les armes.

C'est Michel Bernin, officier d'ordonnance de l'amiral Leclerc, qui en relate les circonstances dans le magazine américain « Life ». Bernin faisait partie avec l'amiral Leclerc d'un convoi de prisonniers qui était parti de Cherbourg. A l'entrée d'un camp militaire à Mainz, le convoi reçut l'ordre de s'arrêter. Les officiers, engourdis par un long voyage en camion, mirent pied à terre. Ils étaient au nombre de 40 et ce chiffre fut dépassé avec l'arrivée d'un autre groupe de prisonniers parmi lesquels se trouvait le général Giraud, lequel venait de Berlin où il avait été détenu par les Allemands depuis sa capture.

« Nous fûmes laissés seuls pendant quelques minutes, raconte Michel Bernin. L'officier en charge des prisonniers revint bientôt en compagnie d'un général allemand.

« — Lequel d'entre vous est le général Giraud ? demanda ce dernier.

« Le général Giraud, qui se trouvait parmi un groupe de généraux, se présenta.

« — C'est moi.

« — Général, j'ai reçu l'ordre de vous placer devant un peloton d'exécution.

« Sans aucune trace d'émotion sur son visage, le général Giraud répondit :

« — Je suis un prisonnier. Tout ce que je puis faire, c'est de protester contre cette flagrante violation de la loi internationale touchant les prisonniers de guerre...

« — Pas du tout, l'interrompit le général allemand. Vous êtes accusé d'avoir donné des ordres de tuer deux civils allemands dans le nord de la France.

« — Il est parfaitement exact que j'ai donné un tel ordre, répondit Giraud. Comme les opérations militaires étaient en cours, deux Allemands habillés en civil atterrirent en parachute derrière nos lignes, avec l'évidente intention de commettre des actes de sabotage. Si j'avais à le faire de nouveau, je n'hésiterais pas...

« — Très bien, dit le général allemand. Veuillez me suivre.

« Le général Giraud serra la main des autres généraux français et suivit l'officier allemand au quartier général. Nous étions atterrés, mais à peine les deux hommes avaient disparu que nous reçûmes l'ordre de poursuivre notre voyage.

« A notre arrivée dans la fameuse forteresse de Kœnigsberg, le nombre des officiers supérieurs s'élevait à 120. Mais nous eûmes une très agréable surprise. Le général Giraud apparut soudainement. Quand nous lui demandâmes comment il avait échappé à l'exécution, il nous répondit avec une pointe d'humour :

« — Comme un soldat. Devant la cour martiale, au lieu de me lancer dans une longue plaidoirie, je posai la question suivante au président, un général : « Si vous capturez deux Français portant des vêtements civils et vous êtes sûr qu'ils sont arrivés en parachute derrière les lignes allemandes dans un but d'espionnage ou de sabotage, donneriez-vous, en tant qu'officier responsable, des ordres pour l'exécution de ces deux hommes ? »

« Le général prononça immédiatement l'ajournement de la cour et se retira. Je l'entendis téléphoner dans la chambre attenante, pour demander des instructions. Quand il revint, accompagné de tous ses conseillers, il rapportait avec lui mon acquittement et une annulation de l'ordre d'exécution qui avait été rédigé par l'état-major général.

« Après une pause, le général Giraud ajouta : « J'ai souvent fait face à la mort ; mais jamais je n'ai eu une telle certitude que je n'avais plus que quelques minutes à vivre. »

REVUE DES 7 JOURS

Le présent, le passé et l'avenir ont été examinés dans le discours du président Roosevelt adressé au Congrès américain et au monde entier. L'arsenal des démocraties a fait du bon travail. L'armée américaine a passé de deux à sept millions d'hommes,



et plusieurs centaines de mille sont depuis longtemps sur les champs de bataille. Dans les mois à venir, l'ennemi sentira tout le poids de la force gigantesque des Alliés, dans une série d'opérations uniquement offensives. L'étreinte se resserre sur la forteresse européenne de l'Axe. L'aviation des Nations Unies martèlera continuellement et de plus en plus fort les centres nerveux de cette forteresse. Le Japon aussi aura sa part. Finalement, après la victoire, les Etats-Unis devront prendre une part active à la réorganisation du monde : « Aussi longtemps que l'Allemagne, l'Italie et le Japon auront la possibilité de demeurer armés, ou de réarmer, la paix du monde sera menacée. Une guerre future, à laquelle devront participer nos enfants, nos petits-enfants ou nos arrière-petits-enfants, serait le plus grand désastre de l'humanité. »

LA MORT BLANCHE

Dans les plaines neigeuses de Russie, l'armée rouge frappe sans relâche, portant des coups terribles aux Allemands. Dans le Don Moyen, derrière les positions allemandes déjà encerclées par les Russes, Zhukov attaque vigoureusement, élargit sa poussée et rend de plus en plus apparent l'objectif principal de l'armée rouge : la destruction de tout le système des communications et du ravitaillement allemand de l'Ukraine et l'isolement des forces de l'Axe tant dans la zone Don-Volga que dans le Caucase.

Dans le « New York Herald », le commentateur militaire major George Fielding Elliot analyse la situation militaire sur le secteur sud du front oriental : « L'armée rouge est actuellement engagée dans cinq opérations majeures : la première, dirigée vers le sud, au long de la voie ferrée Moscou-Rostov. La seconde, vers l'ouest, longeant la voie ferrée Stalingrad-Donetz. La troisième, probablement la plus importante, sur le Don, visant directement Rostov dont les Russes ne sont plus séparés que par quelques dizaines de milles. La quatrième, en progrès actif, se déroule dans la partie orientale du Caucase nord : déjà sous la pression soviétique, les Allemands ont dû lâcher dans cette région leurs positions extérieures sur la rivière Terek et celles près des puits de pétrole de Grozny. Finalement, la cinquième poussée vise la destruction des 22 divisions axistes — 20 allemandes et 2 roumaines — actuellement enfermées, sans espoir de dégagement, dans la zone de Stalingrad. »

INQUIETUDE A BERLIN, NERVOSITE A ROME

La radio et la presse allemandes ne cessent de répéter aux citoyens du Reich « de ne pas faire montre d'un optimisme excessif au sujet de la lutte dans laquelle l'Allemagne nationale-socialiste est engagée ». Il n'est plus question pour Gœbbels et ses services de propagande de donner le change aux Allemands. Les speakers du ministère de la Propagande parlent de « l'énorme masse de tanks que l'armée rouge a mis en ligne », et admettent que la situation de la Wehrmacht en face de Stalingrad est « d'une nature temporairement sérieuse ».

A la suite des raids alliés au-dessus de l'Italie, les nazis ont mis la main sur l'aviation italienne — qui compte encore, dit-on, environ 3.000 bombardiers et chasseurs — et exigé le contrôle de l'île de Pantelleria, point stratégique du détroit de Sicile.

Entre temps, Mussolini, trop malade ou trop affairé pour assister à la réception à Berlin de Pierre Laval, est absorbé par la tâche d'épurer de fond en comble les rangs de son parti. L'on rapporte même que le Duce n'a pas hésité à licencier le général Vittorio Ambrosio, chef de l'état-major de l'armée, et Ettore Bastico, maréchal d'Italie et ex-gouverneur de la Libye. Les deux chefs auraient déplu à Mussolini par leur « pacifisme sans principes ».

A l'autre bout de l'Europe soumise, en Norvège, Quisling expurge, avec un zèle égal à celui du Duce, certains membres douteux de son « Nasjonal Samling ».

A LA VEILLE D'UNE OFFENSIVE EN AFRIQUE ?

A Buerat, Rommel et Montgomery sont toujours face à face. Les ravitaillements de la Huitième Armée se poursuivent activement et sur un rythme satisfaisant. L'interminable ruban qui relie les positions britanniques avancées aux bases d'équipement et de ravitaillement est parcouru par des colonnes qui transportent vers le front une quantité énorme de matériel, d'armements et de vivres. Cette fois-ci, c'est le sort de Tripoli et de toute la Tripolitaine qui est en jeu. Il ne restera plus à Rommel que de tenter d'aller rejoindre son collègue von Arnim, fraîchement promu au poste de commandement en Tunisie, occupé jusqu'à maintenant par Nehring. Von Arnim est un des « grands généraux » de la Wehrmacht. Berlin l'a désigné pour remplacer le chef de second ordre qu'est Nehring, prévoyant sans doute la partie décisive qui est sur le point de s'engager en Tunisie. Dans le secteur Tunis-Bizerte, l'Axe a lancé plusieurs attaques, qui ont provoqué le recul des troupes alliées. Certains points acquis récemment durent être lâchés par les hommes d'Anderson et leurs camarades franco-américains. Mais le temps travaille en faveur des Alliés, dont les préparatifs pour une attaque prochaine sont menés rondement.

Le général Giraud a accepté de rencontrer le général de Gaulle en territoire français. L'entrevue aura lieu, vraisemblablement, vers la fin du mois. Entre temps, de Dakar, le haut commissaire pour l'Afrique française du Nord a lancé un vibrant appel « aux armes » à tous les Français du monde. « Les Allemands prétendent que nous sommes un peuple dont ils ne voudraient pas pour domestiques. Les Français sont prêts au combat. Je ne suis pas un homme politique. Je sais seulement que je veux chasser les Allemands de France. »

GAGNER LA PAIX...

A aucun moment, au cours du dernier conflit, les dirigeants des nations belligérantes n'avaient fait preuve d'un réel souci d'organiser l'après-guerre. « Nous nous battons pour que nos enfants n'aient pas à le faire », disaient les combattants de 1914-1918. L'avenir leur réservait une déception amère. C'est pour éviter une nouvelle désillusion que des hommes, animés du même souci, élèvent aujourd'hui la voix.

Sikorski, considérant que le moment où la guerre sera portée en territoire allemand s'approche à grand pas, parle de « régénération allemande ». Les Allemands sont « empoisonnés » par les fumées meurtrières du national-socialisme. Le monde civilisé devra les désintoxiquer de cette philosophie vénéneuse qui leur a été infusée depuis de longues années. En même temps que cette cure de régénérescence, les démocraties devront assurer une paix durable en Europe. Un seul moyen, d'après le général Sikorski : la création d'une « Fédération Européenne Centrale », composée de certains Etats du centre du continent.

L'OFFENSIVE EN EXTREME-ORIENT



Un message des Indes annonce que l'armée hindoue se montera bientôt à deux millions d'hommes. Les recrues affluent à une cadence de 72.000 par mois.

A partir de la baie du Bengale, les Britanniques déclenchèrent une attaque en direction d'Akyab, l'une des trois voies ouvertes aux Nations Unies pour la conquête de la Birmanie. Les deux autres sont : celle de la route de Birmanie et, à l'est de la province de l'Assam, la région septentrionale birmane.

La conquête de la Birmanie est une tâche formidable, qui demandera probablement une action coordonnée tout au long des trois principales voies d'accès, et l'intervention d'une puissante force navale opérant devant le littoral. Les Chinois de Tchiang-Kaï-Chek prendront une part active à l'opération. Mais le généralissime aurait exprimé le désir de ne voir l'invasion entreprise que lorsque la quantité requise d'avions, de tanks et de canons sera amassée.

Dans le Pacifique sud, le quartier général de Mac Arthur annonce l'élimination de l'armée nippone, forte de 15.000 hommes, qui combattait en Papouasie. Avec la conclusion de cette campagne s'ouvre une nouvelle phase de la guerre pour la libération de l'île entière.

LE SOUFFLE DE LA VICTOIRE

S'adressant pour la seconde fois au Congrès, au cours de la même semaine, Roosevelt a présenté aux mandataires du peuple américain un budget de guerre de 100 millions de dollars, pour 1943. Le Président a en outre annoncé que six millions d'Américains seront encore mobilisés au cours de l'année, pour servir aussi bien dans les forces armées que dans l'industrie de guerre.

Un important convoi britannique est arrivé à travers la nuit polaire des mers Arctiques, dans un port russe du Nord. Malgré les attaques incessantes et acharnées menées par l'ennemi, toutes les unités du convoi sont parvenues à destination, apportant ainsi des ravitaillements précieux à l'armée rouge.

La presse allemande a réagi violemment à l'annonce d'une entrevue qui eut lieu récemment entre le premier ministre turc et l'ambassadeur russe, M. Serge Vinogradov. Le « Volkischer Beobachter », faisant allusion à cette rencontre, souligna que « tout pays qui agissait de sorte à porter préjudice aux intérêts du Reich risquait de subir le sort de la Pologne ».

L'amiral Horthy commence à trouver son alliance avec l'Allemagne un peu trop onéreuse. La Hongrie est en guerre contre trois des plus grandes puissances du monde. En Russie, les armées magyares se font tailler en pièces ; les travailleurs hongrois voyagent, en wagons plombés, en direction du Reich. Et Berlin fait du chantage à Budapest, afin d'obtenir d'autres contingents pour le front oriental, menaçant, en cas de refus, de restituer la Transylvanie à la Roumanie. Aussi, les dirigeants hongrois ont décidé de réagir : ils décrétèrent qu'à la fin de 1942, 20.000 ouvriers hongrois travaillant en Allemagne devaient regagner leurs foyers. La réaction nazie fut plutôt faible : interdiction pour les rapatriés d'emporter hors d'Allemagne leur argent. Horthy donna l'ordre de passer outre à la chose. Serait-on en présence d'un prochain conflit ?

X X X

La Hollande
AVAIT UN MINISTRE MUSULMAN

On annonçait récemment de Londres la mort du prince Ario Sejono, « seul ministre musulman du cabinet hollandais ».

La Hollande est la « deuxième puissance musulmane » parmi les pays d'Europe, venant immédiatement après la Grande-Bretagne. La France vient au troisième rang. L'Empire colonial de la Hollande ne compte pas moins de 55 millions de sujets musulmans. Les Indes Néerlandaises ont une population en majorité musulmane.

La Hollande administrait directement les îles, formant son empire oriental, et les populations indigènes ne prenaient qu'une part minime à cette administration. Mais, il y a quelques années, le gouvernement hollandais s'avisa de modifier sensiblement son système colonial en y introduisant des réformes qui promettaient une plus large participation de l'élément musulman aux affaires publiques. La guerre est venue arrêter ces réformes qui reprendront certainement leur cours après le conflit, comme la reine de Hollande l'annonçait récemment.

Depuis quelques années, leurs chefs, leurs rois et leurs princes, qui sont nombreux, ont négocié avec les autorités hollandaises des accords divers au sujet de l'administration des îles. Un ministre musulman fut agréé comme membre du cabinet hollandais. C'est celui-là même qui vient de décéder à Londres et qui sera, selon toute vraisemblance, remplacé par un autre ministre, également musulman. Cette sage mesure de la part de la reine Wilhelmine, qui s'est fait représenter aux obsèques du ministre défunt, est de nature à grouper encore davantage les sujets musulmans de l'Empire autour du trône.

En attendant la délivrance de la métropole, des milliers de musulmans de Java, de Sumatra, de Bornéo, servent dans la marine hollandaise.

Le geste
DU GÉNÉRAL JUSTO

Le général Justo qui vient de mourir fut président de la République argentine de 1930 à 1936. Il était considéré comme un partisan des démocraties.

Le général Justo, qui avait dans l'armée brésilienne le grade de général honoraire, a offert ses services au Président du Brésil, Vargas. Cette offre fut acceptée et lui a valu soudain une immense popularité. Du jour au lendemain, il fut considéré, en Argentine, comme le champion de la cause des Nations Unies. Au reste, le général Justo paraissait décidé à obtenir par un vote parlementaire une sorte de consécration nationale de son geste. Il a, en effet, adressé au Congrès argentin un message dans lequel il lui demande l'autorisation de remplir ses devoirs de « général brésilien ». « La récente agression, déclare Justo dans ce message, dont la grande nation amie fut victime m'impose, dans le moment présent, l'impérieux devoir de conscience de remplir les obligations de la charge dont je suis investi, en ma qualité de général brésilien. »

NOTRE COUVERTURE

NAHAS PACHA REÇOIT LORD LAMPSON

A l'occasion de la haute distinction dont l'ambassadeur britannique vient d'être l'objet de la part de S.M. le Roi George VI, S.E. Moustapha El Nahas pacha offrit une brillante réception au palais Zaafarane qui réunit un grand nombre de convives. Le Premier Ministre, que l'on voit sur la photo publiée en couverture avec Lord et Lady Lampson, prononça un discours de circonstance dans lequel il exalta les brillantes qualités de l'ambassadeur et le rôle important qu'il joua dans les relations anglo-égyptiennes.



BATI SUR DU SABLE (d'après un journal américain)

Le prétendant

AU TRONE DE FRANCE

La présence à Alger du comte de Paris, révélée cette semaine, est considérée par la presse mondiale comme un événement susceptible de compliquer enrore le problème de l'Afrique du Nord. Le dernier prétendant au trône des Bourbons serait-il venu, comme certaines sources le prétendent, dans le dessein de tenter un coup d'Etat monarchique qui le mettrait à la tête des colonies françaises d'Afrique ?

Ce point de vue semble inconciliable avec la logique des événements. Il y a quelques semaines, le « Strand », magazine de Londres, écrivait au sujet de l'arrivée en Algérie du comte de Paris :

« ...Le comte de Paris, qui depuis le décès de son père, le duc de Guise, est le prétendant officiel des Bourbons au trône de France et qui a pris le nom — à ses propres yeux du moins — d'Henri VII, a essuyé des refus catégoriques dans ses tentatives de servir dans l'armée française au début du présent conflit. Il proposa même de servir comme simple volontaire dans les rangs de l'armée anglaise, mais le gouvernement britannique, d'accord avec son alliée, lui opposa une fin de non-recevoir.

« Alors que les gouvernements français et anglais, qui symbolisaient la « résistance » à l'agression allemande, avaient décliné ses offres de service, le gouvernement de Vichy, qui symbolisait l'esprit de « non-résistance », ne fit par contre aucune difficulté pour acquiescer à la demande que le prince formulait de servir dans la Légion Etrangère. La seule condition que les autorités posèrent fut qu'il devait garder son anonymat.

« Le comte de Paris est marié avec sa cousine Isabelle d'Orléans de Bragance. Ils mènent une vie heureuse et ont déjà deux fils : la succession au « trône » est ainsi assurée... »

La possibilité d'une restauration monarchique dans une France libérée est toutefois minime. Toutes les organisations de résistance sont farouchement républicaines. La France de l'avenir se basera solidement sur les masses populaires, et non pas, comme le régime de Vichy, sur le passé.

Attentat

CONTRE HENRI BÉRAUD

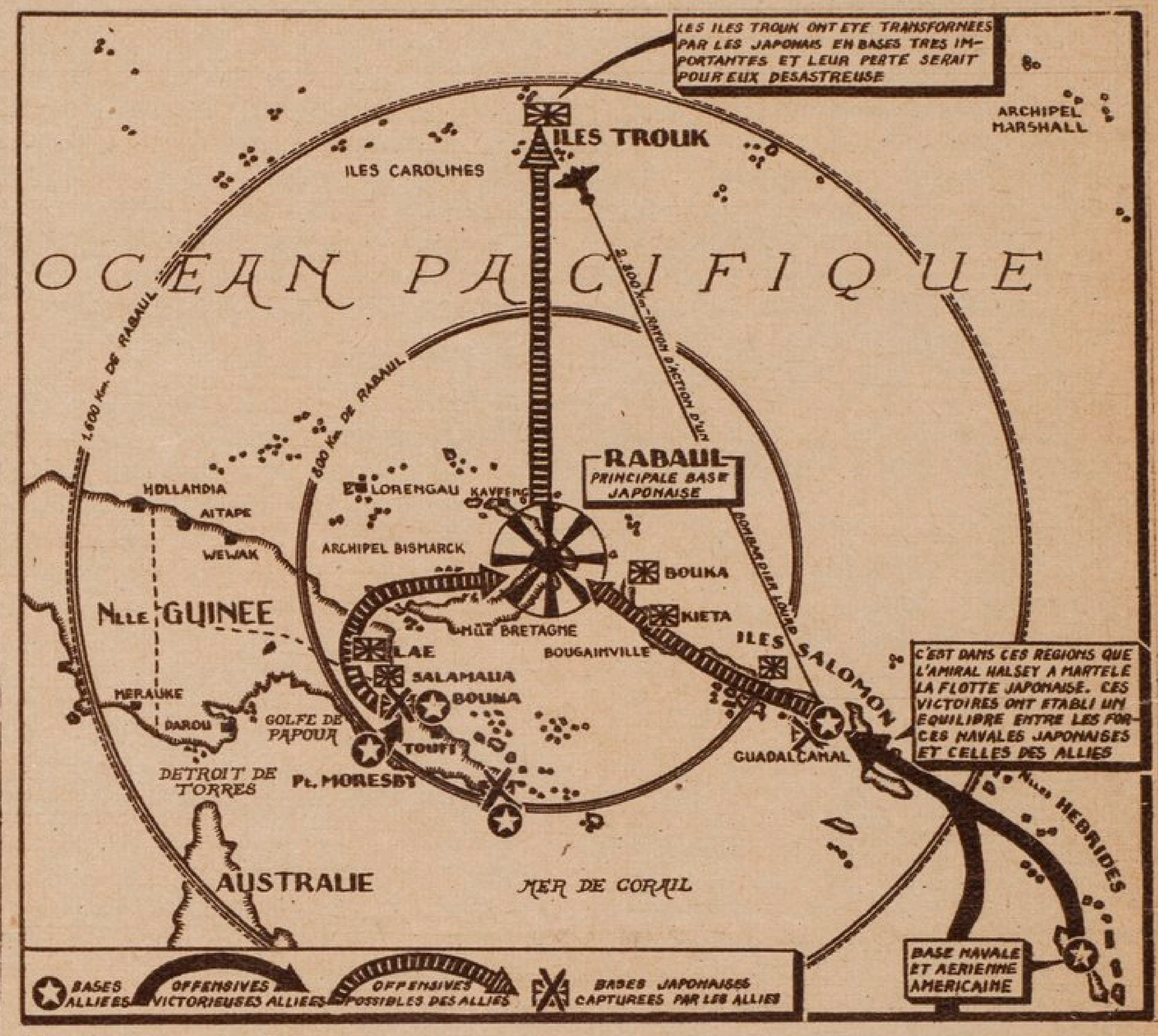
Henri Béraud l'a échappé belle. La bombe à retardement qui lui était destinée a éclaté trop tôt. Mais ce polémiste fougueux, promoteur de la haine entre les hommes, reste inscrit sur la liste noire des patriotes français.

On a toujours à la mémoire le retentissant article « Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ? », publié dans « Gringoire » au moment de la crise abyssine. C'est à propos de cet article que Charles Maurras avait dit : « Il lui fait le plus grand honneur littéraire, mais l'on ne saurait faire de la politique avec des sentiments. » Quoi qu'il en soit, Béraud est resté à « Gringoire », le champion de l'anglophobie, à quoi l'ancien collaborateur du « Petit Parisien » et du « Canard Enchaîné » a ajouté un antisémitisme exterminateur.

Dans ses pamphlets, Henri Béraud déclarait qu'il avait été toujours anti-britannique « par conviction ». La vérité est un peu différente. Béraud adopta l'anglophobie comme une profession à l'époque de la guerre italo-abyssine, quand il devint soudainement un admirateur de l'Italie fasciste. Il n'avait jamais fait montre, avant cela, des moindres sentiments anglophobes.

Un journaliste anglais, Cecil F. Melville, auteur de « Français coupables », dans le chapitre consacré aux « Petits quislings français », parle de sa rencontre avec Henri Béraud vers la fin de 1920, quand ce dernier se rendit à Londres, en vue d'obtenir des interviews avec les principaux politiciens anglais, pour le compte du « Petit Parisien ». Dans ces articles, Béraud manifestait alors une anglophilie enthousiaste. Les jugements portés sur des personnalités comme M. Stanley Baldwin et Sir Austen Chamberlain prenaient figure de panégyriques. Entre la vérité et ce transfuge, il y a toujours eu le « mur d'argent ».

Il faut à un bébé environ deux ans pour apprendre à parler, et de soixante et soixante-quinze ans pour apprendre à se taire.
(Ladies Home Journal)



LA PINCE ALLIÉE DANS LE PACIFIQUE

Cette carte du sud-ouest du Pacifique montre de quelle façon les Nations Unies préparent leur offensive contre les bases japonaises de Rabaul et des îles de Truk. Dans son dernier discours, devant le Congrès, le président Roosevelt a précisé que les troupes américaines passeraient à l'offensive contre le Japon au cours de l'année 1943.

Spectacles

DE PARIS

A part les dancings, tous les spectacles à Paris sont ouverts. C'est M. Paul Simon qui nous le dit dans un livre intéressant publié à Londres, où il est récemment arrivé, et dont le général de Gaulle a écrit une élogieuse préface. Est-ce à dire que les artistes parisiens collaborent ? Loin de là. « Un seul ennemi : l'envahisseur » (c'est le titre de l'ouvrage) conte à ce propos quelques anecdotes amusantes.

Les chansonniers, écrit-il, sont nettement anti-collaborationistes. La moindre allusion aux occupants obtient un vif succès. Martini passe pour être un collaborationiste, en raison du salut hitlérien qu'il faisait sur les planches. En effet, chaque soir, Martini faisait deux fois le salut nazi, mais horizontalement. Les auditeurs parisiens étaient glacés, tandis que les spectateurs allemands applaudissaient. A la troisième fois, Martini, renouvelant son geste, disait : « Chez moi, il y a de la ... haut comme ça. » C'était au tour des Allemands d'être glacés, tandis que les Parisiens applaudissaient à tout rompre.

Un chansonnier fort connu ne manquait jamais, dans un cabaret des boulevards, de lancer tous les soirs ce trait malicieux qui avait le don de mettre la salle en gaieté :

« On les aura, disait-il, on les aura. » Puis, après un temps :

« Eh bien, on les a. »

Mistinguett est à nouveau la grande vedette sur les planches de la rue de Clichy. Les affiches publicitaires la représentent souriante, une fleur à la bouche, montrant des jambes qui ne se résignent pas à vieillir.

Son ancien camarade, Maurice Chevalier, passe à Londres pour collaborationiste. Certes, il est allé distraire des prisonniers français dans un stalag, en Allemagne, où lui-même est resté vingt-six mois au cours de la guerre 1914-18

Charles Trénet serait en disgrâce auprès des Allemands. Il a une ascendance israélite.

Le dimanche, on fait queue au cinéma. Au début, on y donnait des vieux films de Fernandel, qui déridènt ; « Les Trois Valses », que l'on revoit toujours avec plaisir ; « Remontons les Champs-Elysées », de Sacha Guitry, devenu collaborationiste. Quelques nouveaux films français ont fait leur apparition, notamment « La Fille du Puisatier » avec Raimu, de Marcel Pagnol. Le film n'est pas mauvais, mais bien inférieur à ceux produits ordinairement par cet auteur. Serait-ce le dernier ? Marcel Pagnol a perdu la vue dans son laboratoire à la suite de l'explosion d'une cornue.

Françoise Rosay ne tourne plus. Louis Jouvet est, dit-on, collaborationiste ainsi que Harry Baur, qui aurait versé deux cent mille francs aux autorités d'occupation afin de reparaître sur l'écran.

La Chine

ET LES CAPITULATIONS

Ces capitulations sont des concessions territoriales et des privilèges divers consentis par la Chine à certaines puissances européennes et qui diffèrent des fameuses capitulations de l'Empire ottoman, abolies en Turquie et en voie de disparition en Egypte.

Il y a exactement cent ans que les puissances européennes commencèrent à obtenir des concessions et des privilèges en Chine. En effet, le 29 août 1842, immédiatement après la guerre anglo-chinoise dite « guerre de l'opium », le traité de Nankin était signé. Il fut ratifié à Hong-Kong le 26 juin 1843. Il comportait treize articles dont le second stipulait que les ports de Canton, Amoy, Fou-Tchéou, Ning-Po et Shanghaï seraient ouverts au commerce britannique et que des consuls anglais y seraient installés. Par le même traité, l'île de Hong-Kong était cédée à l'Angleterre. Ce traité eut des conséquences considérables, non seulement pour la Grande-Bretagne, mais pour toutes les puissances européennes parce qu'il fut le point de départ des relations des étrangers avec la Chine.

Ces puissances ne devaient pas tarder à obtenir, par la voie diplomatique, des avantages pareils à ceux que l'Angleterre avait obtenus. Les Etats-Unis, la France, l'Allemagne et d'autres Etats suivirent l'exemple anglais. Et le gouvernement de Londres, qui donnait, il y a cent ans, le signal de l'ouverture des négociations en vue d'obtenir des concessions en Chine, donne aujourd'hui le signal pour l'abolition des mêmes concessions et de tout ce qui en découlait.

LE PRESIDENT A TOUJOURS RAISON

Harry Hopkins, contrôleur du « Lease and Lend Bill » et ami intime du président Roosevelt, fit en ces termes sa proposition de mariage à Louise Macy, une de ses collaboratrices : « Je causais tout à l'heure avec le Président et lui demandai justement son avis sur ce que serait votre réponse au cas où je vous proposerai de m'épouser. Le Président ne m'a pas répondu que vous accepteriez. »

La réponse de Louise Macy fut de celles qui passent dans l'histoire : « Comme d'habitude, répliqua-t-elle, le Président a eu raison. »

Ibn Séoud

LE « NAPOLÉON DU DÉSERT »

Figure étrange, entourée d'une auréole de légende, que celle du roi Ibn Séoud auquel le général de Gaulle vient d'adresser, au nom de la France Combattante, un message solennel d'amitié à l'occasion du nouvel an de l'Hégire. « Depuis vingt ans à peu près, il est impossible, écrit un auteur contemporain, d'entreprendre n'importe quelle action dans le Proche-Orient, de déclencher n'importe quelle campagne sans prendre en considération qu'un homme austère, résolu, énergique et puissant, veille en son château fortifié de Ryad sur tout ce qui se passe entre les rives de la mer Rouge et celles de l'Euphrate. »

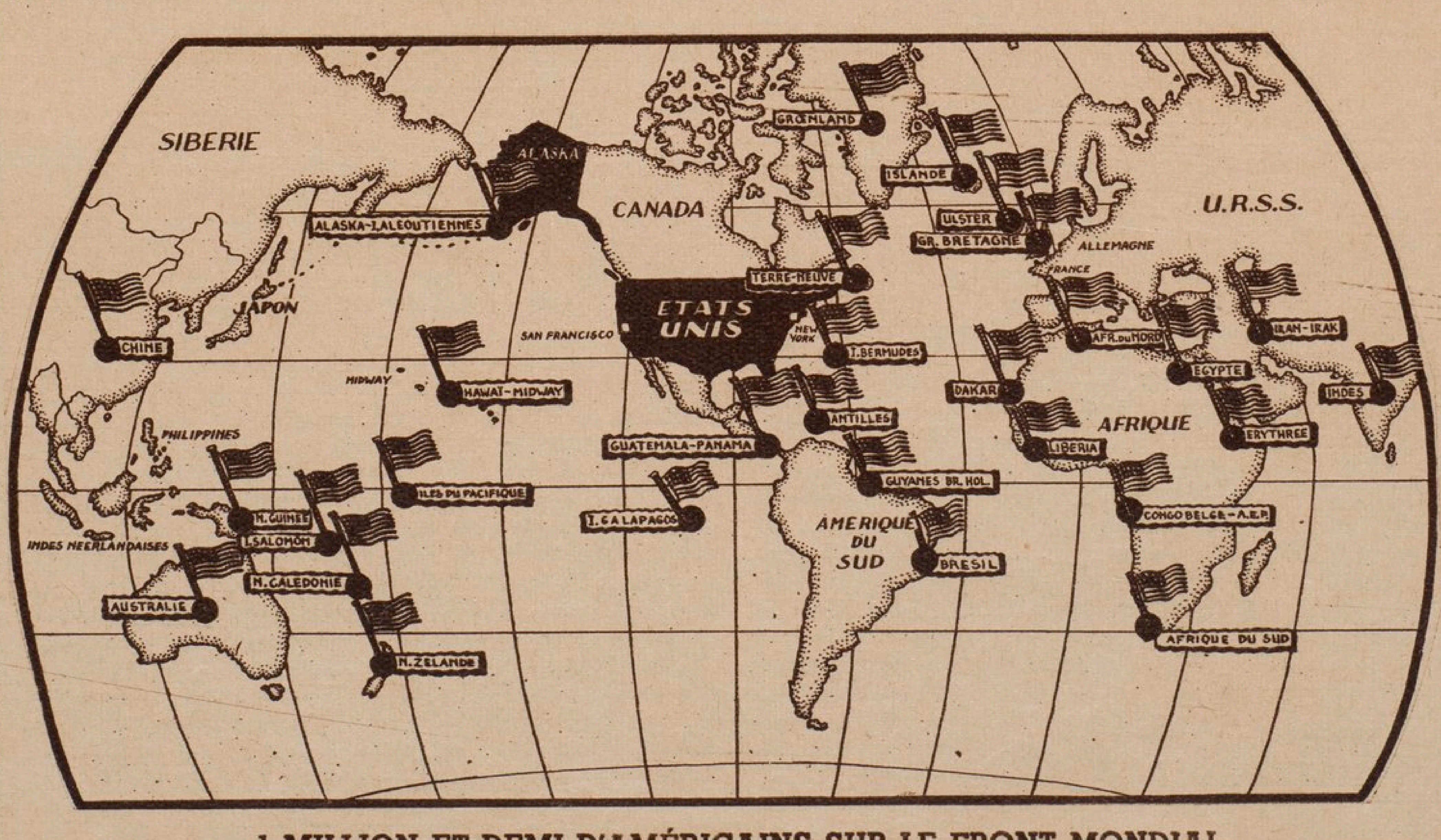


Le roi Ibn Séoud est un vieil allié de l'Angleterre. Sa politique tout entière, durant ces vingt dernières années, a tourné autour du pivot de cette alliance.

Descendant en ligne droite de Séoud le Grand, qui s'est taillé un royaume en Arabie vers la fin du XVIIIe siècle, le roi Abdel-Aziz Ibn Séoud est âgé de 62 ans. Depuis l'époque où, âgé seulement de vingt ans, il partit à la conquête d'un royaume à la tête d'une poignée de Bédouins et chassa Rachid, seigneur de Ryad, jusqu'à ce qu'il fût devenu le maître incontesté du Nejd et du Hedjaz, il n'a eu qu'une ambition : la grandeur de l'Arabie et des pays arabes.

Ses exploits chevaleresques rappellent ceux de Robin des Bois ou de Pancho Villa. On raconte qu'un jour il exécuta de sa propre main un de ses officiers coupable d'adultère ; une autre fois, ayant écrasé une révolte fomentée par Darwish, un de ses pires ennemis, il pardonna à ce dernier bien que le soulèvement coûtât la vie à plusieurs milliers de personnes. Cet homme, qui est devenu le prince le plus puissant de l'Arabie, qui a su débarrasser son pays des brigands et des maraudeurs, qui a brisé la résistance des tribus insoumises, n'a pas hésité un jour à risquer sa vie pour sauver celle d'un enfant !

Mais ce qui fait la grandeur d'Ibn Séoud, que ses admirateurs ont surnommé le « Napoléon du Désert », c'est son sens politique aigu. Sa politique a toujours réussi à s'adapter aux situations les plus délicates. Et dans le conflit actuel, il a su conserver une attitude de digne que la Grande-Bretagne et ses alliés n'oublieront pas.



1 MILLION ET DEMI D'AMÉRICAINS SUR LE FRONT MONDIAL

Dans son dernier discours, devant le Congrès américain, le président Roosevelt a déclaré que 1 million et demi de soldats des Etats-Unis combattaient en dehors du territoire américain. Voici les différents centres où sont disséminées les troupes des Etats-Unis. L'armée américaine comprend actuellement 5.500.000 hommes.



Le général Mac Arthur, en compagnie de sa femme, dans l'île de Corregidor, avant de s'évader, en avion, pour l'Australie.



Le jeune fils du général Mac Arthur, à peine âgé de quatre ans, est fier de porter une casquette de soldat... comme son père.

L'ÉVASION DE MAC ARTHUR

Un épisode dramatique de la guerre en Extrême-Orient

Voici, contée par les principaux protagonistes, l'histoire détaillée de l'évacuation du général Mac Arthur des Philippines, en mars 1942, après qu'il eût reçu du président Roosevelt l'ordre de se rendre en Australie pour prendre la charge de commandant en chef de la zone du Pacifique sud.

L'auteur du récit que nous reproduisons ci-apès, W.L. White, relate la conversation qu'il a eue avec les officiers de marine John D. Bulkeley et Robert B. Kelley, qui commandaient deux des vedettes lance-torpilles, à bord desquélles Mac Arthur et sa suite purent quitter les Philippines, en dépit des dangers d'un tel voyage à travers une région menacée continuellement par les patrouilles aériennes et navales ennemies.

●

— Je n'oublierai jamais la nuit du 1er mars, dit Kelley. Bulkeley m'avait dit qu'il avait été convoqué par le général Mac Arthur. Celui-ci lui avait communiqué l'ordre, reçu du président Roosevelt, de quitter les Philippines, pour aller prendre possession de sa nouvelle charge de commandant en chef de la zone du Pacifique sud.

Dès que la nouvelle du départ nous parvint, nous nous mîmes à travailler fiévreusement, pour mettre les quatre unités en état. Le voyage allait être très dur. Les moteurs avaient été tellement surmenés, qu'ils ne pouvaient développer qu'une vitesse réduite de moitié. Nous décidâmes d'enlever les planchers, afin de pouvoir transporter une quantité supérieure d'essence.

Naturellement, les équipages se demandaient le motif de tous ces préparatifs. Nous devions garder le secret absolu : toutefois, il fallait bien dire quelque chose à ces hommes. Alors nous leur fîmes croire que nous allions nous rendre à Cébu, où nous devions embarquer de l'essence et des munitions. Seuls Bulkeley et moi savions qu'à Cébu il n'y avait aucun dépôt de carburant ni d'armes, et que, au grand jamais, nous ne pourrions effectuer le voyage jusqu'en Australie.

Mac Arthur avait dit à Bulkeley que Batan n'en avait pas pour longtemps et que la chute de Corregidor aurait lieu quelque temps plus tard. Il n'était pas humainement possible de faire parvenir de l'Amérique des renforts suffisants. C'était donc là notre dernière grande tâche. Toute la stratégie alliée dépendait de la possibilité, pour Mac Arthur, d'atteindre l'Australie. Lorsque, finalement, nous apprîmes que l'amiral Yamashita voguait vers les Philippines à la tête d'un grand convoi de troupes, la date de notre départ fut fixée au 15 mars.

Le 10 mars, Bulkeley alla rendre une autre visite au général. Il emporta avec lui des plans et des cartes. Mac Arthur annonça à son chef d'état-major et à l'amiral Rockwell qu'ils devaient l'accompagner dans son voyage.

Le lendemain, Bulkeley me convoqua, avec d'autres officiers commandant les vedettes, et nous communiqua les ordres secrets qu'il avait reçus. Nous allions naviguer en groupe, mais si une unité était obligée de s'arrêter, les autres devaient continuer la route. En cas d'attaque, la vedette n° 41, commandée par Bulkeley, dans laquelle allaient s'embarquer le général Mac Arthur et sa famille, devait essayer de poursuivre la route pendant que les autres passeraient à l'attaque pour protéger sa fuite. Finalement, il nous annonça que le départ avait été fixé pour cette nuit même.

— A 7 heures du soir, dit Bulkeley, après avoir embarqué nos passagers dans la vedette 41, nous filâmes vers la sortie du champ de mines, où nous devions rencontrer la vedette n° 34, commandée par Kelley, celle n° 32 commandée par Shumaker et celle n° 35 commandée par Akers. Nous transportions vingt passagers en tout. A bord avec moi, il y avait le général Mac Arthur, sa femme, leur petit enfant et sa nurse chinoise. La vedette 34 transportait l'amiral Rockwell, deux colonels, un capitaine-aviateur.

Mais le grade ne jouait aucun rôle dans cette évacuation. Nous avions avec nous un sergent, alors que 30 généraux environ furent laissés à Batan. Washington avait donné ordre à Mac Arthur d'emmener avec lui les hommes les plus utiles. Tous ceux qui quittèrent les Philippines avec le général étaient des spécialistes.

Nous prîmes le large à la file indienne. Mon bateau était en tête. Nous commençâmes à filer tout droit vers la haute mer. Nous espérions que notre sortie passerait inaperçue, mais, tout à coup, nous vîmes une lueur qui s'élevait sur le rivage d'une île tenue par les Japonais. C'était un signal, avisant les batteries côtières que nous avions été repérés. Cela signifiait qu'à l'aube nous allions subir l'attaque des bombardiers, ou bien que des torpilleurs allaient se mettre en chasse. A 11 heures du soir, nous aperçûmes la silhouette sombre de la côte de l'île d'Appo qui se découpait contre le ciel étoilé. Nous prîmes cette terre comme dernier point de repère. Désormais, nous allions naviguer à la boussole et à la carte.

— Notre vitesse maximum était réduite à 40 nœuds, dit Kelley. N'importe quel destroyer japonais pouvait nous rattraper. Lorsque je le dis à l'amiral, il se contenta de murmurer à mi-voix : « Mon Dieu ! »

— A quelle distance sommes-nous de cette île, Kelley ? demanda l'amiral.

— Quatre milles, je crois, Sir, répondis-je.

— Voulez-vous faire le point ? N'avez-vous pas d'instruments de bord ?

— Non, Sir.

— Et comment diable vous arrangez-vous pour naviguer ?

— Mon Dieu ! s'exclama l'amiral, cette fois-ci à voix haute. J'espère que nous y arriverons.

A 4 heures du matin, mes moteurs s'arrêtèrent : les pistons étaient encrassés, ainsi que je l'expliquai à l'amiral, pendant que les autres vedettes disparaissaient à l'horizon.

Nous devions atteindre les îles Cuyos, notre première étape, avant le lever du jour, si nous ne voulions pas subir l'attaque des bombardiers. C'est là que nous avions fixé un premier rendez-vous général. Le groupe de Cuyos compte 30 ou 40 îles. Après avoir effectué les réparations nécessaires, nous atteignîmes l'archipel un peu avant l'aube. Il nous fallut encore trouver le restant de la flottille. Après avoir effectué mille et un détours, je décidai de jeter l'ancre, et envoyai deux hommes à terre, munis de pistolets à fusées.

A 5 heures 30 de l'après-midi, les hommes postés sur la côte signalèrent un navire. A l'aide de mes jumelles, je reconnus le 32 de Shumaker. Lui aussi avait eu des avaries de machines, et naviguant à l'aide de deux moteurs sur quatre, il avait perdu contact avec la vedette de Bulkeley. Pourtant, par un hasard de manœuvre, il s'était trouvé devant et non derrière l'unité qui transportait Mac Arthur. A l'aube, Shumaker avait avisé un navire ressemblant à un destroyer japonais, qui l'avait pris en chasse. Ne pouvant lutter de vitesse, il s'apprêtait à livrer un dernier combat, lorsqu'il reconnut en son poursuivant la vedette 41.

— Nous vous avons perdus de vue dès que vous vous êtes arrêtés, dit Bulkeley. Je voulais m'enfoncer le plus avant possible entre les îles Cuyos avant le lever du soleil. A l'aube, nous abordâmes la plage la plus proche et demeurâmes cachés toute la journée.

Le général monta sur le pont. Il avait une allure superbe dans sa jaquette en cuir, et coiffé de sa casquette dorée. Il fut bientôt suivi de Mrs Mac Arthur et du jeune Arthur que portait sa nurse.

A 2 heures nous recommençâmes à naviguer, et bientôt, dans le lointain, j'apercevais les trois autres vedettes. La mer était grosse, et je ne manquai pas de dire au général que, pendant la nuit, nous allions avoir une traversée encore plus mouvementée.

— Je n'oublierai jamais le tableau que je contemplai lorsque votre vedette s'approcha de nous, dit Kelley : le général Mac Arthur assis dans une chaise en osier, trempé jusqu'aux os ; à côté de lui, sa femme, tout aussi trempée, souriant bravement, et la nurse chinoise tenant le jeune enfant dans ses bras.

Ensuite, Mac Arthur, l'amiral Rockwell et Bulkeley discutèrent de la situation. L'amiral était d'avis de continuer le voyage avec nous, et le général se déclara d'accord avec lui.

— Nous repartîmes à 6 heures 30, continua Kelley. Mon bateau était en tête, de sorte que le 41 pût naviguer dans son sillage et éviter les soubresauts des grosses lames à ses passagers. Quinze minutes étaient à peine passées, lorsque l'on annonça la présence d'un navire à cinq milles à bâbord. Un croiseur ennemi. Je commandai de filer à toute vitesse, priant Dieu de passer inaperçu, ainsi que toute la flottille. Le soleil, dont nous attendions le coucher avec angoisse, semblait vouloir s'accrocher à l'horizon. Finalement, vers sept heures, il se décida à faire son plongeon.

— Je pense que ce furent les crêtes blanches des vagues qui nous sauvèrent, dit Bulkeley, car, filant à toute vitesse, nous soulevions d'immenses gerbes d'eau. Pendant l'alerte, le général reposait dans la cabine, mais Mrs Mac Arthur qui avait tout entendu n'avait donné aucun signe d'émotion.

Après le coucher du soleil, une nuit noire s'abattit sur nous, pendant que la mer devenait de plus en plus grosse. Nous naviguions absolument à l'aveuglette, cherchant à trouver l'étroit passage s'ouvrant sur la mer de Mindanao. A minuit, nous jugeâmes que nous avions dépassé le détroit, et virâmes sur la droite, en priant Dieu de nous éviter un récif.

— Alors nous subîmes la plus dure épreuve du voyage, dit Kelley. La tempête devint terrible, infligeant à nos petits bateaux des soubresauts tellement violents qu'à chaque instant nous nous attendions à voir nos coques céder. Nous naviguions dans une mer pleine d'écueils.

L'amiral était hors de lui : « J'ai navigué sur toutes sortes de navires de guerre, excepté sur ces sacrées vedettes ! me cria-t-il dans le vent. C'est le plus terrible pont sur lequel je me sois trouvé. Pour rien au monde je n'accepterais de servir sur ces damnées unités. Je vous en fais cadeau ! »

Nous avions toutes les difficultés du monde à garder le contact avec le 41 qui naviguait derrière nous. Je maintenais la vitesse au maximum. L'amiral demeura avec moi sur le pont pendant toute la nuit. A chaque demi-heure, j'envoyais un homme d'équipage vérifier la coque. Trois heures du matin : pendant deux jours et deux nuits, je n'avais pas pris un seul instant de sommeil. Je commandai du café.

— Deux généraux et un colonel, installés dans le compartiment avant, ont l'air très malheureux, me dit un matelot.

Le seul qui semblait prendre un étrange plaisir à cette équipée était le major-aviateur. Il était content comme un poisson dans l'eau.

Nous nous demandions quelle pouvait être l'étendue de notre dérive. Naviguant à l'aveuglette, nous risquions de nous égarer. L'homme au gouvernail s'était enflé les poignets pour maintenir la barre immobile. Finalement, lorsque l'aube commença à blanchir la mer, nous aperçûmes la péninsule à l'ouest de Cagayan. « Très bien, dit l'amiral, je ne pensais pas que cela serait possible. »

— Le général Sharp, commandant de la garnison de Mindanao, était venu à notre rencontre, dit Bulkeley. Le général Mac Arthur nous regarda avant de nous quitter, puis il me dit : « Bulkeley, je décerne à chaque officier et homme ici présent l'Etoile d'Argent pour bravoure. Vous m'avez tiré des griffes de la mort, et je ne l'oublierai pas. Si c'est possible, dès que je serai à Melbourne, je tâcherai de vous faire évacuer. »

Le 18 mars, après avoir passé six jours à Mindanao, Mac Arthur s'envolait à destination de l'Australie...

De Cavite à Mindanao, en passant par Cuyos, le général Mac Arthur s'enfuit en vedette lance-torpille. De là il prit l'avion pour se rendre en Australie.

LORD LAMPSON

vu par Amine Osman pacha

Le Président de la Cour des Comptes, S.E. Amine Osman pacha, remplissait les fonctions de secrétaire général de la délégation égyptienne, au cours des négociations qui aboutirent à la signature du Traité anglo-égyptien. Ces négociations le mettaient en contact permanent avec « Sir » Miles Lampson. Une amitié étroite ne tarda pas à lier les deux hommes. Notre confrère « Al - Mussawar » demanda à Amine Osman pacha de lui confier quelques impressions personnelles sur l'ambassadeur de S.M. Britannique, à l'occasion de la distinction dont il a été récemment l'objet. Voici un résumé de ses déclarations :



« Quand Sir Miles Lampson fut nommé Haut-Commissaire britannique en Egypte, on s'attendait, généralement, à le voir perdre sa renommée de fin diplomate, cette renommée qui l'avait précédé en Egypte. La charge de Haut-Commissaire était d'une difficulté telle, que plusieurs des diplomates qui avaient rempli ce poste durant les vingt dernières années précédant le Traité anglo-égyptien y trouvèrent la fin de leur carrière politique. La tâche de Sir Miles était d'autant plus compliquée qu'il arrivait à un moment où la situation politique était tendue, on peut même dire en pleine crise ministérielle. Les relations anglo-égyptiennes, encore régies par la vague Déclaration du 28 février 1922, s'en étaient assez gravement ressenties.

« Sir Miles n'ignorait d'ailleurs pas les difficultés qui l'attendaient. Mais il affronta la situation avec un calme imperturbable. En diplomate avisé qui ne veut agir que sur des données claires et précises, il commença par étudier le problème anglo-égyptien dans son ensemble, le reprenant à sa base, l'examinant minutieusement sous ses différents aspects avec un sens d'impartialité total. Puis, à la lumière des documents consultés et des éclaircissements fournis, il se mit à réfléchir calmement sur la meilleure solution à donner à ce problème épineux, sans se préoccuper des difficultés qu'il pourrait rencontrer sur sa route.

« Il fut vite persuadé que les relations anglo-égyptiennes devaient être basées sur une amitié réelle entre les deux peuples et une identité de vues entre les deux gouvernements. Il constata que les aspirations nationales égyptiennes étaient loin d'être inconciliables avec les intérêts de son pays. Il acquit même la conviction que le devoir de la Grande-Bretagne consistait à aider l'Egypte — si elle entendait l'amener à une collaboration plus sincère et effective — à prendre rang parmi les nations indépendantes et à lui donner le sentiment d'être un pays libre pouvant discuter d'égal à égal avec les autres Etats.

« Pour appliquer cette nouvelle et sage politique, il trouva en S.E. Nahas pacha un collaborateur tout prêt. En effet, le Président du « Wafd » n'était pas moins désireux de voir les rapports anglo-égyptiens établis définitivement sur une base solide. Les deux hommes se mirent donc à l'œuvre pour chercher une solution à cet éternel problème. Les conversations, qui se déroulèrent dans une atmosphère de cordialité et d'entière franchise, et où dominaient la bonne foi et la volonté d'arriver à un résultat, réussirent pleinement, et le Traité anglo-égyptien fut enfin signé.

« L'exécution des clauses du Traité se révéla par la suite souvent plus difficile que ne le fut sa conclusion. Mais le désir ferme de Sir Miles de rester toujours fidèle à la lettre et à l'esprit du Traité l'emporta sur toute autre considération. Il sut, par exemple, renoncer de très bonne grâce aux privilèges que lui conférait le rang de Haut-Commissaire et s'adapter rapidement à ses nouvelles fonctions d'ambassadeur. Ce qui l'aidait à remplir ce devoir, c'était son amitié pour l'Egypte, cette amitié qui ne s'est jamais démentie au cours des nombreuses années passées parmi nous.

« Au nombre des qualités fondamentales de Sir Miles Lampson, il faut mentionner son grand courage moral. Celui-ci a eu d'ailleurs l'occasion d'être mis à une rude épreuve au cours de cette guerre, surtout au mois de juin de l'année dernière, quand les forces axistes campaient à proximité d'Alexandrie. Durant ces jours pénibles, Sir Miles sut garder aux pires moments un sourire optimiste qui ramena la confiance dans plus d'un esprit. L'atmosphère politique, malgré la gravité des événements, resta ainsi sereine. L'attitude de l'ambassadeur est expliquée par sa foi inébranlable dans la destinée de nos deux pays.

« Je ne saurais finir sans souligner le rôle plus qu'important joué par Lady Lampson dans le rapprochement de nos deux pays. Cette grande dame, qui a su se faire aimer grâce à la douceur de son caractère, sa bienveillance et son esprit conciliateur, a grandement facilité la tâche de son mari. On ne saurait assez apprécier tous les services qu'elle a rendus à l'Egypte et à la cause égyptienne, à toutes les œuvres sociales et humanitaires auxquelles elle a accordé sa participation : hospices, dispensaires et asiles de toute sorte.

« Voici d'ailleurs un fait révélateur : Quand la poussée germano-italienne, en juin dernier, sembla menacer la sécurité de l'Egypte, les autorités militaires mirent à sa disposition un avion qui devait la transporter hors de la zone de guerre. Mais Lady Lampson refusa catégoriquement de partir, déclarant que son devoir était de demeurer, quoi qu'il arrive, auprès de son mari. Quelle preuve plus éclatante de courage civique et de fidélité morale pourrait donner une femme et une épouse ? »

"Cheval de Troie" moderne

5 MILLIONS D'ETRANGERS

travaillent en Allemagne

Le problème de la main-d'œuvre en Allemagne risque de devenir fort compliqué, les nazis ayant mobilisé la plupart des hommes valides pour tenir sous leur domination presque toute l'Europe, c'est-à-dire près de 500 millions d'habitants. La déportation continuelle d'ouvriers étrangers est considérée ainsi par Hitler comme un facteur essentiel d'une longue résistance armée. Dans une étude récemment parue, le « Frankfurter Zeitung » a d'ailleurs déclaré sans ambages que « le cinquième au moins des ouvriers travaillant aujourd'hui dans les usines de guerre allemandes sont d'origine allemande et que bientôt cette proportion devra être le quart ».

Le Dr Einchenfurther, chef du département allemand de la Statistique, a calculé que 6 millions d'ouvriers étrangers seront requis dans un avenir immédiat. Leur nombre est estimé aujourd'hui à 5 millions, dont 2.400.000 environ sont des prisonniers de guerre et le reste des « volontaires » enrôlés sous les auspices des Quislings européens. Ces derniers sont composés comme suit :

Polonais :	1.000.000
Des Balkans :	450.000
Italiens :	300.000
Belges :	220.000
Tchèques :	200.000
Français :	180.000
Scandinaves et Baltes :	150.000
Hollandais :	100.000

Einchenfurther essaie de recruter des Espagnols, un plus grand nombre de Français, ainsi que des Italiens, des Hongrois, des Roumains, etc. Tous iront prendre dans les usines de guerre la place des Allemands mobilisés.

Parmi les travailleurs étrangers en Allemagne, il convient de considérer à part le cas des prisonniers de guerre. Ils se divisent en deux catégories : les prisonniers faits sur le front occidental, d'une part, et, de l'autre, ceux faits en Pologne, dans les Balkans et en Russie. Les premiers ne sont pas obligés de travailler. Ils sont même payés, nourris et logés selon les conventions internationales. On estime à 600.000, sur un total de 1.300.000, les prisonniers de guerre français qui ont opté pour le travail. Ils sont employés principalement dans les travaux agricoles, la réparation des routes et des communications ferroviaires. Quant aux prisonniers russes, balkaniques ou polonais, ils sont soumis à un régime d'esclaves et parqués dans des camps de concentration. Les Russes sont même considérés comme trop dangereux pour être admis dans le Reich. On en rencontre un nombre restreint dans la réparation des voies ferrées et dans les mines.

En ce qui concerne les ouvriers non militaires enrôlés dans les pays occupés, surtout en Russie, en Pologne et dans les Balkans, leur déportation s'effectue en masse. On ne s'étonnera pas de constater que ces ouvriers nourrissent les sentiments les plus hostiles à l'égard de leurs maîtres. Les nazis, cependant, montrent plus de circonspection envers les populations française, belge, hollandaise et danoise. Au lieu de la force, ils utilisent la pression économique. Ainsi, plusieurs fabriques de ciment au Danemark ont été dans l'obligation de fermer leurs portes parce que les Allemands refusaient de leur envoyer le charbon dont ils avaient besoin. Résultat : accroissement du chômage, émigration obligatoire vers les usines de guerre allemandes pour éviter la famine. Laval se proposait de fermer un millier d'usines en France afin d'envoyer à Hitler 300.000 ouvriers français.

« Les Allemands ont introduit chez eux un véritable cheval de Troie », a écrit récemment le « Times ». En effet, 6 millions d'hommes hostiles et déterminés ne peuvent être que des hôtes dangereux quand la sécurité intérieure du pays deviendra un problème sérieux, pour une administration nazie vacillante. Ils peuvent constituer un atout décisif quand l'édifice nazi commencera à chanceler.

D'ailleurs, parmi les ouvriers travaillant en Allemagne, se trouvent quantité d'espions et des experts en sabotage. On estime, en outre, à 200.000 le nombre des socialistes, des communistes et des catholiques qui n'attendent que l'occasion pour se soulever d'un seul élan contre leurs oppresseurs. En dépit d'une étroite surveillance de la Gestapo, ils collaborent en secret avec les ouvriers étrangers et avec les ennemis du régime.

Ayant attiré ces millions d'hommes dans les filets du Reich, Hitler est capable de s'en servir comme d'un moyen de chantage quand il se verra acculé. Himmler a augmenté considérablement ces derniers temps le nombre des S.S. La mission de ces derniers consiste à réprimer sauvagement toute velléité de soulèvement et d'exercer les pires représailles contre ces prisonniers. Les dirigeants nazis eux-mêmes ne sous-estiment pas par conséquent le danger que comporte la présence de ce « cheval de Troie » au sein du Reich.



Venant d'obtenir leur diplôme de médecine à l'Université de Léningrad, de jeunes femmes médecins étalent un sourire de satisfaction.

LENINGRAD ASSIEGEE

produit une promotion de médecins

Les examens de fin d'études viennent de se terminer à l'Institut de médecine de Léningrad. Un nouveau groupe de jeunes médecins a été diplômé. C'est une promotion sans précédent dans l'histoire des écoles de médecine. Dans les rudes conditions d'une ville assiégée, l'Institut de médecine a réussi à former un détachement de jeunes médecins soviétiques.

Il n'y a eu ni vacances, ni congés individuels. Le 1er août 1941, une année scolaire a pris fin et une autre a immédiatement commencé. Les étudiants passés au quatrième cours durent s'assimiler en deux semestres les connaissances de la quatrième et de la cinquième années d'études du temps de paix. Aussi le plan d'études était-il comprimé et excessivement chargé. Les cours ont commencé exactement à la date fixée et n'ont pas cessé un seul jour durant toute l'année.

Depuis le mois de septembre, la ville fut bloquée. L'ennemi avait décidé d'affamer Léningrad. On procédait à la construction des ouvrages de défense sur les lointains et proches accès de la ville.

Tous les travailleurs de l'Institut — les professeurs et les étudiants — ne pensèrent qu'à leur chère ville. Les jeunes gens et les jeunes filles partirent en grand nombre sur le front à titre de volontaires.

Lorsque la tension sur le front diminua, les professeurs et les étudiants revinrent et continuèrent les cours. On étudiait aussi pendant les nombreuses alertes et bombardements aériens et pendant les tirs de l'artillerie ennemie à longue portée.

Le long et rigoureux hiver neigeux de 1941-1942 commença. Les tramways cessèrent de fonctionner : la principale clinique de l'Institut fut coupée de la ville. Les étudiants et les professeurs allaient travailler dans les cliniques par les tempêtes de neige et les froids rigoureux, faisant 15 à 20 kilomètres par jour.

Plus tard, une autre clinique fut installée au centre la ville. Les Allemands la choisissaient souvent comme cible dans leurs bombardements. Aussi les services de la clinique se déplaçaient-ils continuellement. En fin de compte, ils furent installés dans les caves et les refuges. Les études ne cessèrent pas, les étudiants fréquentaient les cliniques, les professeurs faisaient leurs cours, les assistants dirigeaient les cours pratiques.

Le chauffage central fut supprimé. La température tomba à 7-10 degrés au-dessous de zéro. Dans la clinique des maladies infectieuses, on ne pouvait pas déshabiller les malades à cause du froid ; et dans les amphithéâtres anatomiques, les cadavres étaient tellement gelés que, parfois, on ne pouvait pas en faire l'autopsie. Mais les professeurs et les étudiants s'adaptèrent à ces dures conditions, la méthode des cours fut changée au cours même des études.

Grâce au travail dévoué des professeurs, grâce à la persévérance et à l'énergie d'un groupe d'étudiants, on réussit à conduire jusqu'au bout cette magnifique promotion.

RUSES DE GUERILLEROS

Les guérilléros chinois font preuve, à l'instar de leurs collègues russes, d'une témérité extraordinaire. Ainsi, une nuit, ils campaient aux bords d'un profond marécage. Les Japonais se trouvaient de l'autre côté. Ces derniers croyaient qu'avec les moyens de fortune dont disposaient leurs ennemis il leur était impossible de franchir le marais. Aussi n'avaient-ils posté que de rares sentinelles aux abords de leur camp. Les Chinois prévenus réquisitionnèrent tous les buffles se trouvant dans le voisinage et, à la nuit tombée, 400 de ces bêtes traversèrent l'eau, ayant chacune, juché sur son dos, un Chinois armé d'une mitrailleuse. Les Japonais ne surent jamais, après cette nuit de cauchemar, comment avaient fait leurs ennemis pour les attaquer.

Une autre unité de guérilléros fut obligée d'évacuer une ville. La plupart des guerriers chinois opérèrent leur retraite presque sous les yeux de l'ennemi. Ceux qui constituaient l'arrière-garde demeurèrent dans la ville où ils dressèrent dans la rue principale une immense table qu'ils garnirent de victuailles et de douceurs. C'était une ancienne coutume chinoise de célébrer ainsi l'arrivée d'un conquérant dans l'espoir d'obtenir des conditions de paix favorables. Les Japonais ne furent donc nullement surpris. Les guérilléros se cachèrent dans les maisons qui se dressaient des deux côtés de la rue, leurs mitrailleuses prêtes. Les Japonais se débarrassèrent de leurs fusils et se ruèrent sur la grande table. Ce repas fut naturellement le dernier qu'ils firent en ce monde.

SABOTAGE

• DES SABOTEURS ALLEMANDS DE LA DERNIÈRE GUERRE AGISSENT AUX ÉTATS-UNIS

• LE MYSTÈRE DU « NORMANDIE » ET DES NAVIRES AMÉRICAINS DESTINÉS A LA RUSSIE



Des soldats armés gardent les ambulances chargées des corps de six saboteurs nazis qui viennent de payer de leur vie leur complot contre l'Etat américain. Justice a été faite.

Von Papen, lequel, après avoir lui-même fait de la bonne besogne aux Etats-Unis durant la première grande guerre, contribua grandement, en tant que chef de la diplomatie nazie, à réorganiser tout le service diplomatique allemand et à le transformer en une officine de sabotage accomplissant ses sinistres desseins à travers le monde. Ces saboteurs-diplomates commencèrent à arriver aux Etats-Unis en 1933.

Il y eut — on s'en souvient — l'élégant baron Manfred von Killinger, qui en 1937 assuma la fonction du consul général nazi sur la côte occidentale. Vétéran des troupes d'assaut en Allemagne, von Killinger fut convaincu de complicité dans plusieurs assassinats et fut condamné à la peine extrêmement légère de huit mois de prison que, en raison de ses excellentes relations nazies, il ne purgea jamais. Dans son nouveau rôle aux Etats-Unis, il constitua des unités spéciales du Bund germano-américain de la côte occidentale en vue de la prochaine offensive d'espionnage et de sabotage contre les industries de la marine et de l'aviation américaines.

Il y eut également le capitaine Fritz Wiedemann, ami intime d'Adolf Hitler, qui remplaça von Killinger quand les activités subversives de ce dernier l'obligèrent à quitter les Etats-Unis. Il y eut aussi le baron Edgar von Spiegel, consul général à New-Orleans, dont la grossière tentative de faire pression sur un journal américain entraîna une enquête du Département d'Etat.

Il y eut encore l'affable, le suave Dr Herbert Scholz, consul à Boston, qui s'avéra être plus tard un représentant de la Gestapo aux Etats-Unis. Le travail de Scholz consistait à faire pression sur les Américains d'origine allemande pour les forcer à participer au Bund et à collaborer avec le service secret allemand. Scholz fonda une importante section de sabotage tout le long du littoral occidental.

A Washington, San-Francisco, New-York, Baltimore et dans les autres villes américaines, le spectre de Franz von Papen, diplomate et saboteur, rôdait à nouveau. Quand les consulats allemands furent fermés en 1941, leur travail fut poursuivi par les agences subversives qu'ils avaient organisées.

DES REVENANTS...

L'homme chargé de la direction suprême du sabotage et de l'espionnage allemand dans les pays alliés durant la guerre de 1914 — celui qui se trouvait derrière von Papen — s'appelait le colonel Walther Nicolaï, chef de la section IIIB (espionnage) du haut commandement allemand. Avec le triomphe des nazis, Nicolaï devint un des principaux promoteurs du service secret du IIIe Reich.

Une petite fraction de l'opinion américaine s'aperçut que le colonel Nicolaï de la première grande guerre était toujours vivant quand, le 14 octobre 1938, Guenther Gustav Rumrich fut traduit en justice à New-York. A cette époque, la section IIIB de Nicolaï fut mêlée au procès et accusée de diriger le sabotage et l'espionnage contre les Etats-Unis ; mais en 1938, les forces américaines de contre-espionnage étaient encore incapables de tenir tête aux nazis. Parmi les 18 saboteurs et espions incriminés dans ce procès, quatre seulement purent être jugés : Rumrich et trois de ses subalternes. Les autres avaient échappé aux filets du F.B.I. et étaient déjà en route pour Berlin où ils allaient faire le rapport au colonel.

Trois années plus tard, un autre agent de Nicolaï fut appréhendé aux Etats-Unis. C'était le vétéran-saboteur Frederick-Joubert Duquesne, chef d'une bande de 33 espions et saboteurs nazis arrêtés par les agents du F.B.I. en juin 1941. Duquesne avait travaillé sous la direction du colonel durant la première grande guerre. En 1941, il fut chargé de commencer les opérations de sabotage aux Etats-Unis contre les stations d'énergie électrique et les usines de gaz. La théorie du colonel Nicolaï veut en effet que le sabotage des établissements de ce genre est avantageux de deux points de vue : tout d'abord, il ralentit la production de guerre et, en second lieu, il affecte le moral de la nation.

UN ESPION NAZI EST NÉ

Le recrutement des espions et des saboteurs nazis aux Etats-Unis fut dramatiquement mis à jour dans le cas étrange de William G. Sebold, un caporal de l'armée allemande dans une unité de mitrailleuses durant l'autre guerre. Sebold vint aux Etats-Unis aussitôt après la paix, s'arrangea pour trouver du travail comme mécanicien et pour devenir citoyen américain. Il se maria et travailla dur, en touchant d'excellents salaires. Pendant l'été de 1939, il prit un congé d'agrément de la Consolidated Aircraft Company de San Diego, en Californie, et s'embarqua pour l'Allemagne.

Son passeport de Germano-Américain, avec la mention de « spécialiste dans l'aéronautique », ne manqua pas d'attirer l'attention de la Gestapo. Sebold fut étroitement observé et, peu avant son retour aux Etats-Unis, un fonctionnaire de la Gestapo lui rendit visite dans sa chambre d'hôtel. Ce fonctionnaire fut très poli, mais de bien mauvais augure. Il paraissait complètement renseigné sur Sebold, beaucoup plus, en fait, que Sebold ne l'était sur lui-même. « Ainsi vous voulez retourner en Amérique ? lui demandait-il. Cela correspond exactement à nos plans. Nous pouvons employer des hommes comme vous aux Etats-Unis... »

Le mécanicien, embarrassé, se rendit compte peu à peu qu'on lui demandait d'être un espion nazi. « Mais je suis citoyen américain », protesta-t-il.

Le fonctionnaire de la Gestapo l'interrompit vivement en lui disant qu'il était un Allemand et, mieux encore, qu'il se trouvait maintenant dans le IIIe Reich. Puis il claqua des talons et s'en alla. Sebold commença hâtivement à faire ses préparatifs de départ. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il avait perdu son passeport. La Gestapo le lui avait volé.

Quand l'envoyé de la Gestapo revint quelques jours plus tard, Sebold n'était plus qu'un homme traqué...

Plus tard, dans un ultime effort d'échapper au piège qui lui était tendu, il se mit secrètement en contact avec un représentant consulaire américain auquel il déclara avoir perdu son passeport.

« Vous êtes dans un mauvais pétrin », lui dit le représentant américain.

SEBOLD AGIT

Sebold, dès ce jour, était entre les mains de la Gestapo. Il fut initié à l'emploi de la caméra Leica et à l'art de la photographie microscopique. Il apprit aussi l'usage des codes, de la télégraphie, des radios à ondes courtes et des encres secrètes. Il fut également renseigné sur les divisions du système d'espionnage nazi : les « collecteurs » recueillaient les informations voulues, les « transmetteurs » les envoyaient en Allemagne par code chiffré ou par radio, les « courriers » remplissaient leur fonction à bord des bateaux transatlantiques ou des clippers aériens, etc... Sebold était entraîné dans la « transmission ».

Le 8 février 1940, un certain William G. Sawyer arrivait à New-York à bord du paquebot de ligne « Washington », qui venait de Gênes. William Sawyer n'était autre que William Sebold. Pour financer ses activités, il reçut 20.000 dollars par l'intermédiaire d'une banque mexicaine.

Entre temps, Sebold se mit en contact avec les personnes dont les noms lui avaient été désignés. La plus intéressante d'entre celles-ci était justement Frederick-Joubert Duquesne, le cerveau de la bande de New-York. Les secrets militaires que le service d'espionnage allemand recherchait avaient trait aux méthodes américaines de la guerre bactériologique, aux nouveaux masques à gaz, aux obus anti-aériens, etc. Les Allemands demandaient aussi des détails techniques sur l'International Telephone et le Telegraph Company.

Mais Sebold eut vite fait de s'apercevoir que les quelques personnes avec qui il était entré en contact n'opéraient pas seules sous les instructions nazies aux Etats-Unis. Duquesne avait au moins 31 espions et saboteurs à sa disposition. Vers le printemps de 1941, il fit la connaissance de la plupart d'entre eux. Il apprit également qu'il y avait un autre groupe d'espions et de saboteurs travaillant indépendamment dans la région de New-York sous la direction d'un certain Kurt-Frederick Ludwig qui s'occupait des fortifications, des terrains d'aviation et des bases navales sur la côte orientale.

En juin 1941, la plus grande rafle d'espions dans l'histoire américaine eut lieu quand le F.B.I. prit dans ses filets toute la bande de Duquesne et, quelque temps après, celle de Ludwig.

Les agents nazis furent sidérés. Comment cela avait-il pu arriver ? Mais leur étonnement prit fin quand, au cours du procès, ils apprirent que William Sebold, alias William Sawyer, était un des agents les plus actifs du Bureau Fédéral des Recherches.

OBJECTIFS DES SABOTEURS

Grâce aux espions, les saboteurs sont renseignés sur les centres de défense les plus vitaux et, par conséquent, les plus intéressants à attaquer. Ayant choisi leur objectif, il leur reste à mettre au point leur plan d'action.

Les incendies sont généralement leur arme favorite. Car l'incendie atteint d'un seul coup trois importants objectifs : il détruit l'objet de l'attaque ; il ne laisse pratiquement aucune trace pouvant servir d'indice contre le saboteur ; et il cause un effet de démoralisation. Les « crayons incendiaires » sont fort en faveur parmi eux. C'est un crayon ordinaire dans lequel la mine est remplacée par un tube de verre rempli de thermite. En brûlant, la thermite produit instantanément une température de 3.000 degrés de chaleur. Ces crayons peuvent être jetés facilement dans la poche d'un veston à côté d'une matière particulièrement inflammable. Le dégagement de chaleur initial peut être produit simplement en brisant le sommet du tube de verre.

Un autre moyen de provoquer des incendies a été découvert en 1941, quand le F.B.I. commença à enquêter sur une série d'incendies mystérieux qui avaient éclaté à bord de navires transportant du matériel pour la Grande-Bretagne et la Chine. C'est une enveloppe de papier ordinaire qui peut être placée facilement dans une valise. Mais cette enveloppe contient deux sections, chacune d'elles remplie de produits chimiques particuliers. Quand ces produits se mélangent, un feu intense se déclare.

Il y a aussi la « Zeppelinite », petit ballon rempli de gaz d'hydrogène, auquel un crayon incendiaire « à retardement » est attaché. Quand le vent est favorable, la Zeppelinite descend à quelques kilomètres du point de départ. Une « Zeppelinite » fut découverte près de l'Etat de New-Hampshire le 1er mai 1942, au cours d'une enquête sur une série d'incendies de forêts qui éclatèrent soudainement près des camps et des dépôts de l'armée en Nouvelle-Angleterre ainsi que dans la Caroline du Nord et à New-Jersey. Tous ces incendies avaient un trait commun. De nouveaux foyers d'incendie s'allumaient constamment tandis que les pompiers s'efforçaient de circonscrire le sinistre.

(Lire la suite à la page suivante)



LE « NORMANDIE » SERA REMIS EN SERVICE

Quand le « Normandie », rebaptisé « Lafayette » par les Américains, prit tragiquement feu et échoua dans le port de New-York, il y eut une vague d'indignation à travers les Etats-Unis. L'opinion publique réclama, coûte que coûte, le sauvetage du grand paquebot.

Un comité, composé de trois amiraux et d'un polytechnicien, professeur à l'Université de Yale, fut constitué avec mission d'étudier les moyens de remettre à flot le transatlantique. Cet examen préliminaire dura trois mois.

Les premiers travaux commencèrent en juin 1942, sous la direction du commandant W.A. Sullivan. Bien que l'opération n'ait pas encore franchi son dernier stade, il semble que le navire sera complètement renfloué dans un proche avenir.

Les difficultés qu'il a fallu aplanir étaient cependant nombreuses. Ainsi, il eût été malaisé de recruter, même en temps de paix, des scaphandriers et des ingénieurs spécialisés dans les sinistres maritimes, en nombre suffisant pour mener à bonne fin cette gigantesque entreprise. En temps de guerre, cela était impossible. On dut créer une école spéciale de sauvetage, qu'on aménagea près du paquebot, et où des hommes qui n'avaient jamais porté de leur vie un costume en asbestos furent instruits. Quatorze officiers-marins et soixante-quinze ingénieurs s'entraînèrent ainsi à travailler sous l'eau.

La tâche principale consisterait d'abord à sortir 10.000 m3 environ de sable se trouvant dans le flanc déchiqueté du navire ; à détacher ensuite de sa superstructure ses cheminées et ses mâts, de creuser profondément autour de sa coque pour faciliter son accès aux scaphandriers ; enfin à boucher avec du plomb, de l'acier et autres près de 900 hublots et ouvertures de diverses dimensions. Ce n'est qu'alors que les travaux de renflouage pourront réellement commencer. Une armée de spécialistes et d'ouvriers s'affaire actuellement autour du paquebot qui repose sur son flanc dans les eaux de New-York, comme on le voit dans cette photographie.

Quoique l'entreprise paraisse comme titanesque, la marine américaine est confiante dans l'issue finale. Les Yankees éprouvent d'ailleurs un singulier plaisir à n'entreprendre que les tâches colossales où ils peuvent librement mettre en jeu leurs ressources d'ingéniosité et leur puissance technique. On peut donc être sûr que le paquebot géant sera bientôt remis à flot pour reprendre son service comme transport de troupes et jouer ainsi un rôle actif dans la défaite de l'Axe.

Au cours de la semaine allant du 20 au 27 avril 1941, plus de 5.000 acres de forêt à New-Jersey furent ainsi détruits par le feu. La plus grande partie des arbres brûlés étaient des pins et des cèdres dont le bois est très recherché pour les industries de guerre. Dans la Caroline du Nord-Ouest, des incendies de forêts commencèrent le 19 avril et durèrent pendant plus d'une semaine, détruisant des milliers d'arbres de haute futaie.

Les incendies de forêts ne sont pas le seul moyen de détruire un important produit destiné aux industries de guerre. Toutes sortes de procédés sont employés pour affecter l'équipement militaire et les fournitures. Les acides qui causent une rapide détérioration des tissus sont employés pour abîmer des articles aussi importants que les parachutes, les uniformes, les courroies de machines, etc... En 1941, le F.B.I. constata que d'importantes quantités de sucre entreposées à bord d'un grand paquebot américain avaient été adultérées par un produit chimique corrosif.

Au cours de l'année 1941, suivant les chiffres publiés par la Compagnie d'Assurances Hartford, les désastres industriels (incendies, explosions, accidents, etc...) causèrent à la production américaine une perte d'un billion et demi d'heures de travail.

De nombreux faits qu'il serait trop long d'énumérer illustrent le travail organisé accompli par les saboteurs à la solde des nazis.

LE SECRET DU « NORMANDIE »

Parmi eux, un des plus retentissants a été la destruction du « Normandie ». On sait que des agents nazis avaient surveillé secrètement pendant longtemps le « Normandie ». Deux semaines avant l'effondrement de la France, le 3 juin 1940, le service d'espionnage allemand avait envoyé un message codé aux espions nazis aux Etats-Unis. Ce message qui fut dépêché de Hambourg à la station secrète de Centerport, à Long Island, déclarait : « Merci pour les informations. Observez le « Normandie ».

Suivant les instructions, les espions nazis commencèrent à « observer » le « Normandie ». A des intervalles réguliers, ils faisaient des rapports. Kurt-Frederick Ludwig écrivait avec de l'encre invisible à ses supérieurs en Allemagne le 14 avril 1941 : « Au quai 88 (Nord) se trouve toujours le « Normandie ».

Ludwig visitait régulièrement le port de New-York pour examiner le paquebot. Un agent du F.B.I., qui était préposé à sa surveillance, notait toutes ses allées et venues. Mais il faut mentionner aussi William B. Devoe, secrétaire de l'Oceanic Service Corporation, ancien conseiller général de la Hamburg American Steamship Line, firme contrôlée par les nazis, dont le vice-président est ce William Drechsel, membre fervent du parti nazi.

Deux mois après l'incendie du « Normandie », le député Samuel Dickstein accusait Drechsel, dans un discours à la Chambre des Représentants, d'être « l'espion nazi n° 1 de la nation, qui, au moyen de l'Oceanic Service Corporation, fournissait les gardiens des navires, des dépôts et des quais dans le port de New-York ». Ainsi, révélait ce député, il avait placé plus de 30 agents nazis sur le « Normandie »... »

Cette gloire de la marine marchande française fut-elle l'objet d'un acte de sabotage ?

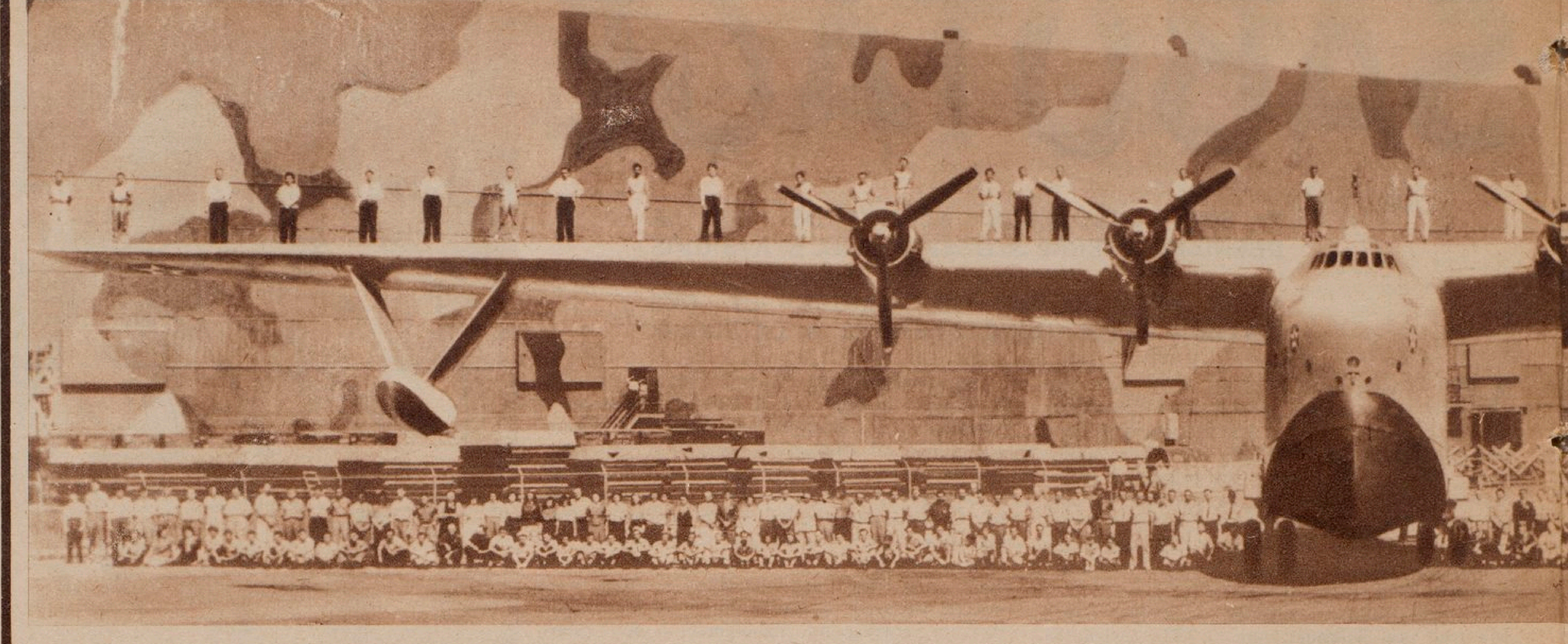
Et que dire des huit navires marchands américains, destinés à la Russie soviétique au début de 1942, lourdement chargés de fournitures de guerre vitales pour l'armée rouge ? Pas un de ces bateaux n'arriva à destination. Trois d'entre eux sombrèrent en haute mer, quatre autres coulèrent dans le port, et le dernier fut torpillé.

Des milliers de tonnes de munitions, des sections d'avions, des canons et d'autres fournitures de guerre sombrèrent ainsi avec les navires. Un temps précieux fut perdu avant que d'autres bateaux ne pussent appareiller avec le matériel nécessaire. Cette étrange histoire suscita de grands remous au Congrès. Maintenant encore, le mystère des huit navires marchands destinés à la Russie soviétique demeure entier. Mais des mesures ont été prises pour empêcher le retour de ce type d'accident.

•

Telles sont les sinistres activités du sabotage nazi aux Etats-Unis. Vaste et compliqué est l'appareil par lequel il mène cette guerre secrète, et pour le combattre, le service de contre-espionnage américain est constamment sur la brèche. Mais la formidable machine souterraine ennemie ne peut être détruite du jour au lendemain. Les ennemis de l'Amérique sont habiles, puissants et sans crupules. Malgré les multiples précautions contre le sabotage, qui ont rendu leur besogne plus difficile, la menace de la destruction est toujours présente.

Il s'agit là d'un véritable front de guerre dont l'importance est vitale. Car c'est la bataille de la production qui doit conférer aux Etats-Unis et à leurs alliés une supériorité écrasante sur leurs ennemis. De la diligence des nombreux agents de cette remarquable organisation de contre-espionnage et de contre-sabotage qu'est le F.B.I. dépend en somme la précision quasi mathématique avec laquelle sera remportée cette victoire. Et c'est pourquoi les agents ennemis encore disséminés aux Etats-Unis font tout ce qu'ils peuvent pour entraver la marche de la grande machine de guerre américaine. On peut affirmer d'ores et déjà qu'ils ont été débordés par l'immensité de leur tâche.



CARGOS DE L'AIR

Un rêve se transforme en réalité

Il y a quelques mois, un des nombreux chantiers de Kayser était en fête. Devant une foule enthousiaste, des officiels présidaient au lancement du cinquante-troisième « Liberty Ship », le « Harvey W. Scott ». Le grand constructeur naval était présent. Il s'entretint longuement avec les représentants du gouvernement des Etats-Unis de son projet grandiose : convertir neuf de ses chantiers navals en établissements pour la construction de transports aériens géants.

« Ma proposition n'est pas le fruit de l'impulsion du moment. A l'instar de bon nombre d'Américains, j'ai rêvé pendant des années d'avions géants, capables de transporter à des milliers de kilomètres des tonnes de marchandises et des dizaines de passagers. La guerre et mon expérience en tant que constructeur naval m'ont convaincu que ces rêves doivent être transformés en réalité, et sans perdre plus de temps. »

C'est dans ces circonstances que naquit un projet susceptible de bouleverser de fond en comble la question des transports et le problème des distances dans le monde de demain.

●

Pour les Nations Unies, le problème crucial de cette guerre est le problème du transport. Placés devant la pressante nécessité de faire parvenir à des milliers de kilomètres un flot incessant de matériel, les dirigeants des Nations Unies ont décidé de commun accord de construire des navires. Mais le présent conflit a démontré que les navires ne sont pas suffisants pour assurer un transport rapide des engins de guerre sur les différents fronts du monde. De plus, ils constituent une cible facile pour l'ennemi. La solution résidait dans les airs, domaine de l'avenir.

VITESSE, SECURITE

Des 185.000 avions prévus pour la période 1942-43, au moins les 10 % représentent de gros appareils capables de transporter des troupes ou du matériel en grandes quantités. Le coût de ces appareils se monte à plusieurs milliards de dollars. Mais, somme toute, les cargos aériens permettront de livrer rapidement des engins, des ravitaillements et des effectifs sur les points du globe où leur présence est la plus nécessaire. Cette considération prime toute question de prix de revient.

Un simple coup d'œil aux distances parcourues par les cargos qui sillonnent actuellement les mers suffit d'ailleurs à l'édification des sceptiques : Amérique-Grande-Bretagne : 4.100 milles (trente-sept jours de navigation) ; Amérique-Australie : 7.400 milles (deux mois) ; Amérique-Indes : 14.300 milles (cinq mois) ; Amérique-Moyen-Orient : 12.900 milles (cinq mois) ; Amérique-Archangel : 5.400 milles (cinq mois).

Par la voie des airs, avec les appareils de transport qui sont déjà disponibles, et au moyen d'équipages se relayant nuit et jour, ces chiffres sont transformés comme suit : vingt heures pour atteindre la Grande-Bretagne, deux jours pour arriver en Australie ; 10.800 milles et trois jours et demi pour les Indes ; 9.400 milles et deux jours et demi pour Le Caire ; 11.700 milles et trois jours et demi pour l'U.R.S.S., via Khartoum.

La voie des airs ne présente pas seulement l'avantage d'être plus directe et plus rapide : elle est plus sûre. En six mois, la Pan-American Airways, l'une des sept entreprises de transports aériens qui travaillent pour compte du gouvernement des Etats-Unis, a couvert 12.900.000 milles transportant 152.000 passagers et 3.000 tonnes de marchandises. Nombre de ces vols furent effectués en zone de guerre, où les bateaux ne s'aventurent qu'à grand risque. Le bilan des pertes essuyées par cette organisation est le suivant : trois appareils : un Clipper mitraillé à Hong-Kong, un appareil de transport et un bombardier qui s'écrasèrent en Afrique. Perte en chargement : pratiquement nulle. Par contre, au cours de cette même période, les marines marchandes perdaient 800.000 tonnes par mois de chargements maritimes.

PROBLEMES A RESOUDRE

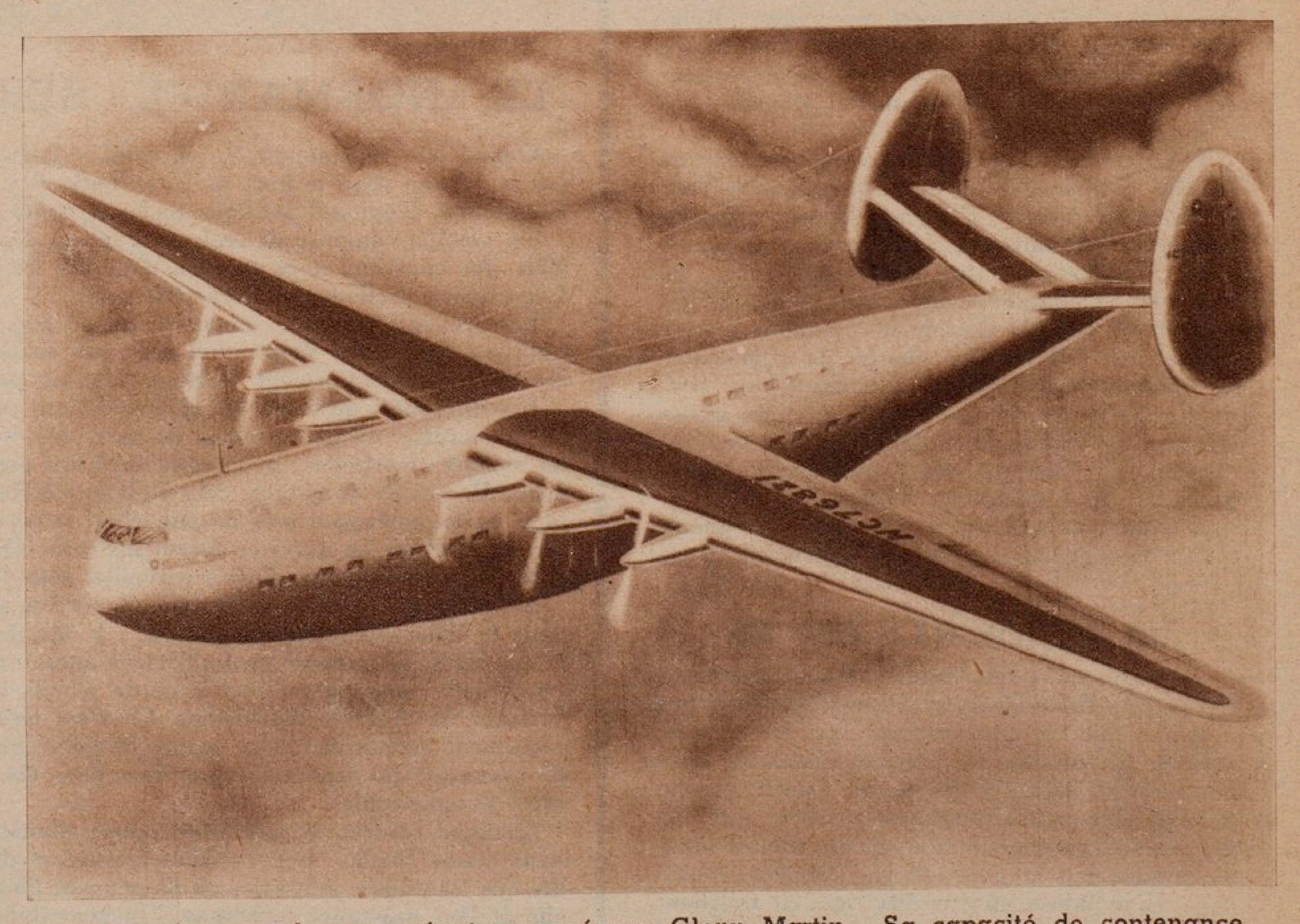
Le développement massif des transports aériens n'est pourtant pas sans présenter un certain nombre de difficultés. L'avion exige l'emploi, dans sa construction, de certaines matières premières particulièrement précieuses en temps de guerre, dont la principale est l'aluminium. Cette difficulté n'est pas insurmontable, car la production de ces matières premières peut être augmentée.

D'autres problèmes se posent : a) l'entraînement d'un nombre toujours croissant de pilotes. (Il ne faut pas perdre de vue que l'aviation de combat absorbe tous les aviateurs disponibles) ; b) l'énorme difficulté de maintenir, en permanence, des stocks d'essence, des pièces de rechange, dans des jungles, des déserts, des montagnes, où seront aménagées les escales des cargos aériens, souvent à plusieurs dizaines de milliers de kilomètres de la raffinerie ou de l'usine la plus proche ; c) la difficulté d'organiser et de maintenir des équipes de terre destinées à desservir les escales disséminées tout au long des routes aériennes. Ces effectifs eux-mêmes, très souvent, dépendront exclusivement du ravitaillement par la voie des airs.

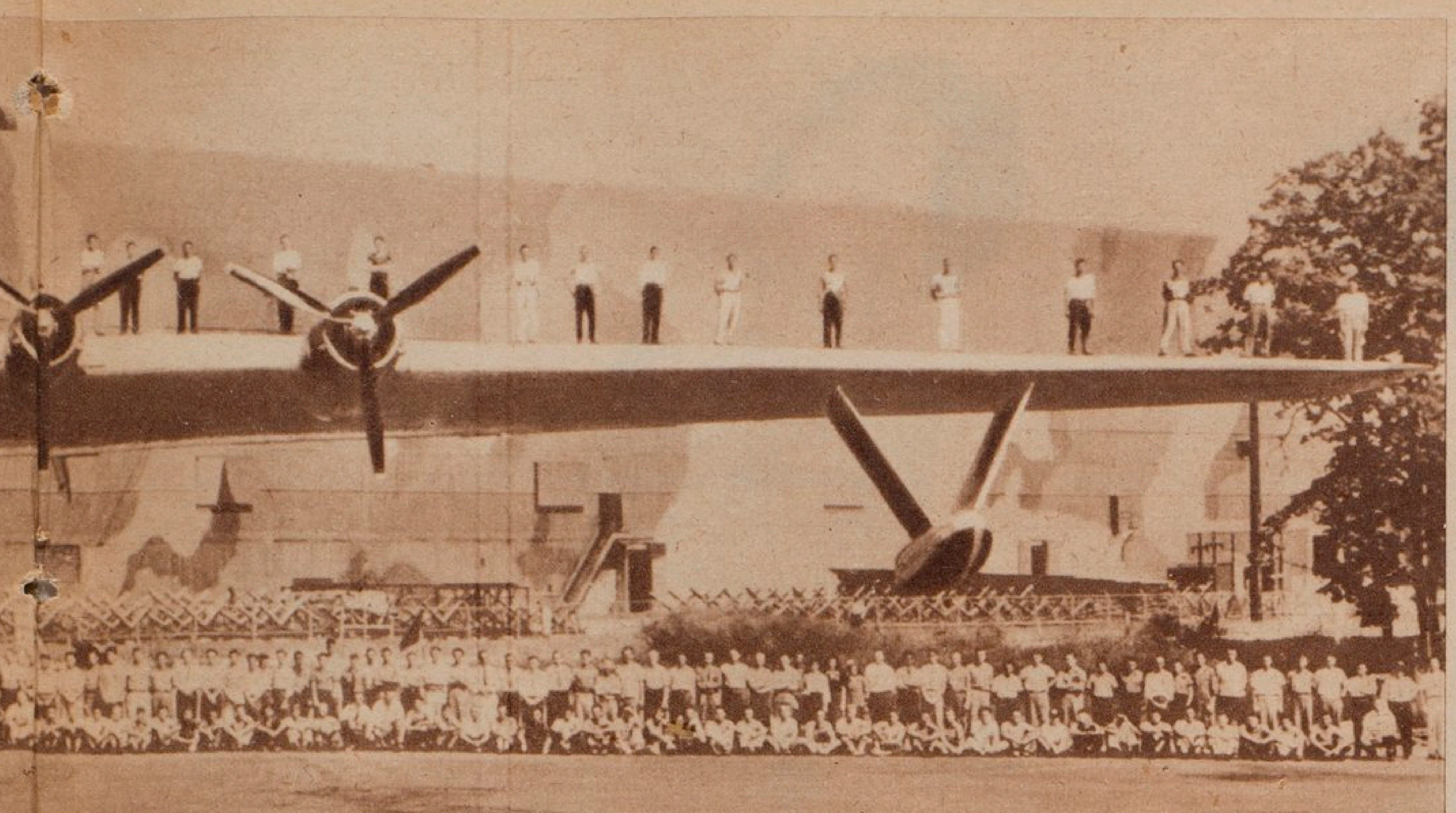
Finalement, au fur et à mesure que les transports aériens se développeront, il faudra s'attendre à une réaction de la part de l'Axe. Cette réaction peut se manifester de deux façons différentes : en premier lieu, il faut prévoir l'apparition d'appareils de combat à très long rayon d'action, patrouillant continuellement les airs, à la recherche des appareils de transport, lents et faiblement armés, et effectuant des attaques continuelles contre les aérodromes, les dépôts de carburants et les ateliers de réparations desservant les lignes aériennes. A cette menace, il faut opposer une seule réponse : l'organisation de convois aériens. Déjà, des chasseurs et des avions de combat protègent les routes aériennes les plus exposées aux coups de l'ennemi. Indubitablement, les flottes de cargos aériens essuieront des pertes. Mais, par contre, ces unités pourront choisir leurs routes, se dissimuler derrière un banc de nuages, profiter des heures de la nuit pour parcourir les secteurs les plus dangereux, en un mot avoir recours à des moyens de sauvegarde qui sont interdits aux bateaux.

Une réaction plus dangereuse de l'ennemi serait un martèlement organisé des principales bases desservant les routes stratégiques de l'air. L'une de ces bases serait l'Alaska qui commande la voie la plus courte vers la Chine et la Russie.

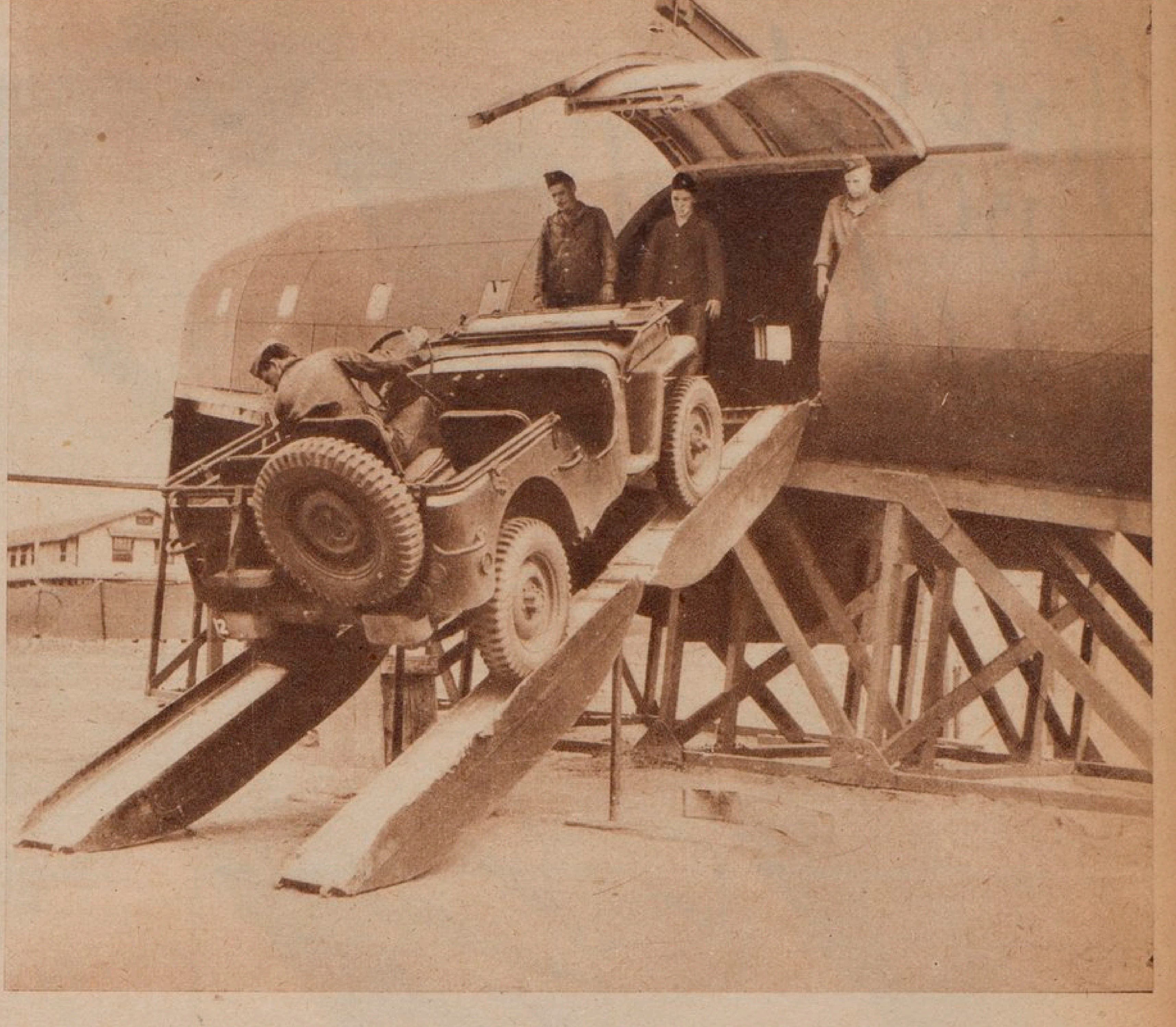
Il ne faut donc pas croire que les transports aériens sur une grande échelle peuvent être organisés facilement. Comme tout problème d'envergure, celui-ci présente un



Projet d'un grand cargo géant proposé par Glenn Martin. Sa capacité de contenance peut être comparée à celle d'une bâtisse composée de quinze chambres de grandeur normale. Il peut transporter 102 passagers avec 40 kilos de bagages pour chacun et plus de 62 tonnes et demie de marchandises diverses. La traversée de l'Atlantique d'Amérique à Londres peut être effectuée en treize heures, ce qui constitue une économie de temps.



Le « Mars », le plus gros avion du monde sorti des chantiers américains, va être transformé en avion de transport. Cette photo donne une idée de la taille de ce monstre de 70 tonnes. 35 hommes se tiennent debout sur son aile, tandis que 215 autres sont groupés au pied de l'appareil.



Un « Jeep » peut être transporté en avion avec un groupe de soldats. Le « Jeep » pénètre dans l'avion grâce à ses propres moyens.

ertain nombre de difficultés. Mais ses avantages sont si grands que tous les efforts doivent tendre pour les surmonter.

TRANSPORTS ALLEMANDS

A part la question du ravitaillement en essence, les Allemands, qui ont employé les transports aériens avec un grand succès, n'ont pas à résoudre des difficultés aussi importantes. Toute l'Europe n'est qu'un immense aérodrome, et pour l'Axe, la route maritime la plus longue est celle qui va de Crète en Libye, dont la longueur atteint à peine quelques centaines de milles. Alors qu'il tenait encore la ligne d'El Alamein, Rommel a été régulièrement ravitaillé par la voie des airs, en hommes, en essence, en pièces de rechange, en munitions, en vivres et même en chasseurs qui arrivaient démontés.

Les transports aériens allemands sont organisés autour du noyau formé par la « Lufthansa », qui opère encore sur toutes les voies aériennes commerciales de l'Europe. Propriété du gouvernement, cette organisation constitue un centre de transports aériens et de pilotes, dans lequel le haut commandement peut puiser à volonté. A la déclaration de la guerre, le major général, Baron von Gablenz, directeur de la Lufthansa, dirigeait une flotte de 3.000 transports, avec des réserves en abondance. Malgré les pertes sévères en Russie, en Libye et en Crète, cette flotte, d'après des opinions autorisées, se monte encore à 2.500 appareils, parmi lesquels on compte des quadrimoteurs Focke-Wulf et des Junkers 90B à long rayon d'action, des Blohm-Voss 142 et des Dorniers 23 pour les opérations à distances moyennes, et des fameux Junkers 52 pour les petites distances. Le Ju 52 est l'avion de base de la Lufthansa. Son équivalent militaire, employé par la Luftwaffe, n'est pas très différent du modèle commercial conçu et fabriqué en 1933. Vitesse d'atterrissage réduite, possibilité de décoller de terrains de petite surface, construction extrêmement simple, capacité de transport de chargements relativement importants sur de courtes distances, telles sont les caractéristiques qui ont valu au Junker 52, de la part des aviateurs allemands, le surnom de « Die gute tante Ju » (La bonne tante Ju). C'est avec des centaines de ces appareils que les nazis ont pu prendre Rotterdam, tenir Narvik et conquérir la Crète. Le Ju 52 peut s'envoler de n'importe quel terrain ; il peut transporter 20 hommes armés ou deux tonnes et demie d'équipement sur une distance de 300 milles à une vitesse de 170 milles à l'heure. Remorquant deux planeurs chargés chacun d'une tonne de matériel ou de dix hommes, il peut, sa vitesse réduite de moitié, parcourir plus de 500 milles en cinq heures.

TRAINS VOLANTS

Du moment que les difficultés créées par les distances sont l'apanage des Nations Unies, les dirigeants alliés doivent s'atteler immédiatement à la tâche de les attaquer de front. Quatre routes principales doivent être ouvertes, afin d'assurer le flot continuel de matériel d'Amérique vers les différents fronts de cette guerre. Premièrement, le parcours de 1.850 milles qui va de Natal, promontoire brésilien, jusqu'à la côte occidentale de l'Afrique. Une même distance sépare Terre-Neuve de la Grande-Bretagne. Troisièmement, la distance de 2.500 milles qui sépare le continent américain des îles Hawaï ; finalement, les 5.000 milles de route aérienne qui s'étendent entre l'Alaska et Tchoung-King. Si ces distances peuvent être parcourues avec des chargements adéquats, par la voie des airs, alors seulement l'avion aura apporté la solution finale à la question des transports.

Car tout au long des voies aériennes qui passent au-dessus des continents, il est possible d'aménager des escales permettant l'emploi d'appareils à rayon d'action plus court.

Les Etats-Unis possèdent déjà des modèles d'avions capables de franchir de longues distances. Le C-54, version modernisée du Douglas DC-4, jauge 34 tonnes brut. Le C-69, encore plus grand, dont les possibilités sont maintenues secrètes, peut parcourir des distances considérables sans se poser à terre. Ces deux types d'appareils peuvent donc, d'ores et déjà, assurer une partie considérable des transports aériens à grande distance.

Quant aux constructions qui ont été envisagées, elles dépassent de loin les performances des avions de transport en usage : un constructeur, M. Loening, parle d'un avion de 450 tonnes. Glenn Martin affirme qu'il est prêt à construire un appareil de 125 tonnes.

De plus, les planeurs offrent des possibilités que le profane est loin de pouvoir juger à leur juste valeur. Un avion peut remorquer des planeurs avec des chargements atteignant la moitié de son poids. Ainsi, un DC-3, transportant quatre tonnes de matériel dans son fuselage, peut tirer des planeurs chargés de six tonnes et demie de marchandises par le seul moyen d'une réduction de vitesse.

Cependant, un bon nombre de problèmes restent encore à résoudre en ce qui concerne l'emploi des trains volants, composés d'une locomotive aérienne, c'est-à-dire l'avion, et de plusieurs wagons, représentés par les planeurs : le « ramassage » parfait des planeurs encore sur le sol, alors que l'appareil remorqueur a déjà pris l'air, l'organisation des relais d'équipages pour les vols à longue distance. De plus, l'étude du planeur n'a pas été aussi poussée que celle de l'avion autopropulsé. Quelle est la tenue d'un appareil remorqué lorsque la glace se forme sur ses ailes ? Comment les trains se comporteront-ils dans les tempêtes ? Quel est le plus gros planeur qu'on puisse construire ? Jusqu'à maintenant, les appareils fabriqués pour compte de l'armée américaine ne dépassent pas deux tonnes. Il faut donc une étude longue et précise, avant que les trains volants ne puissent fonctionner avec un maximum de rendement.

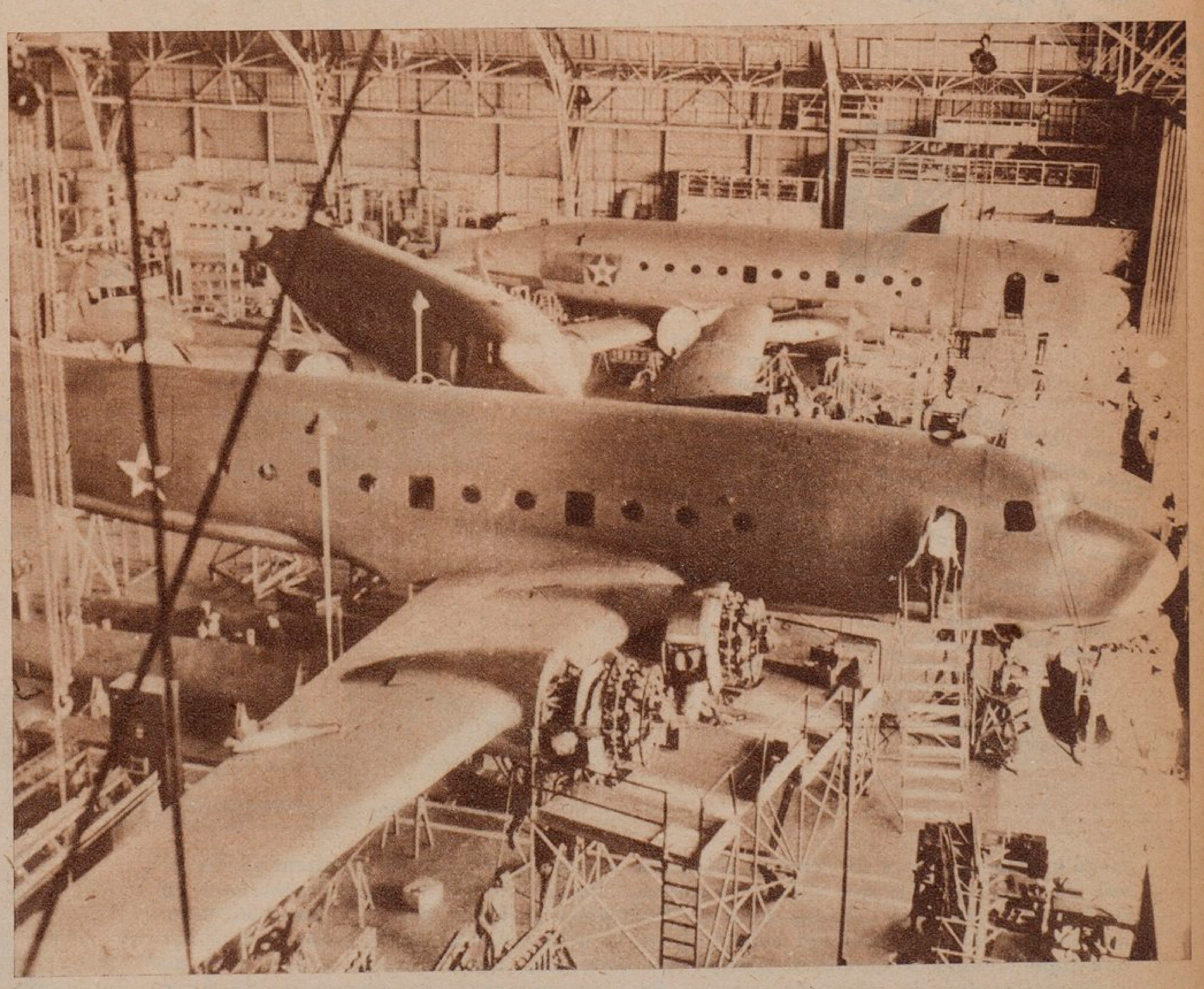
AVIONS DE 200 TONNES

La mise en construction immédiate des appareils géants de l'avenir pourra avoir lieu dans les chantiers navals, affectés à la construction des « Liberty Ships ». Henry Kayser a déclaré à ce sujet : « **Pour réaliser l'assemblage des cargos aériens géants, j'ai suggéré l'emploi des chantiers navals qui sont déjà outillés. J'affirme que les chantiers navals sont dans une proportion de 75 %, en mesure de construire les navires du ciel. Ils possèdent l'espace, commandent à des têtes de voies de chemin de fer, sont desservis par des ingénieurs, des génies de l'organisation, des ouvriers entraînés, et finalement sont équipés de tous les outils permettant d'accomplir ce nouveau travail. Aucun de ces chantiers n'existait encore il y a seulement deux ans. Dans moins de la moitié de ce court espace de temps, des hommes qui n'avaient jamais, auparavant, construit un navire sont parvenus à créer des cargos à une cadence incroyable. Prétendre que ces mêmes hommes, ces mêmes machines ne peuvent pas construire des cargos géants de l'air, c'est ignorer délibérément les exploits qu'ils ont déjà accomplis dans le domaine des constructions navales.**

« Décidons la construction d'appareils géants de 200 tonnes, et bientôt nous pourrons voir ces navires de l'air glisser hors de nos chantiers navals et prendre un premier contact avec l'eau, avant de s'envoler chargés de précieux matériel pour les combattants de la Démocratie. »



Un groupe de skieurs-parachutistes américains prennent place à bord du cargo géant.



Des transports de troupes aériens sont construits aux Etats-Unis. Dans ces véritables cargos de l'air, des troupes et du matériel de guerre peuvent être transportés très rapidement vers n'importe où.

Pour vous, Mesdames

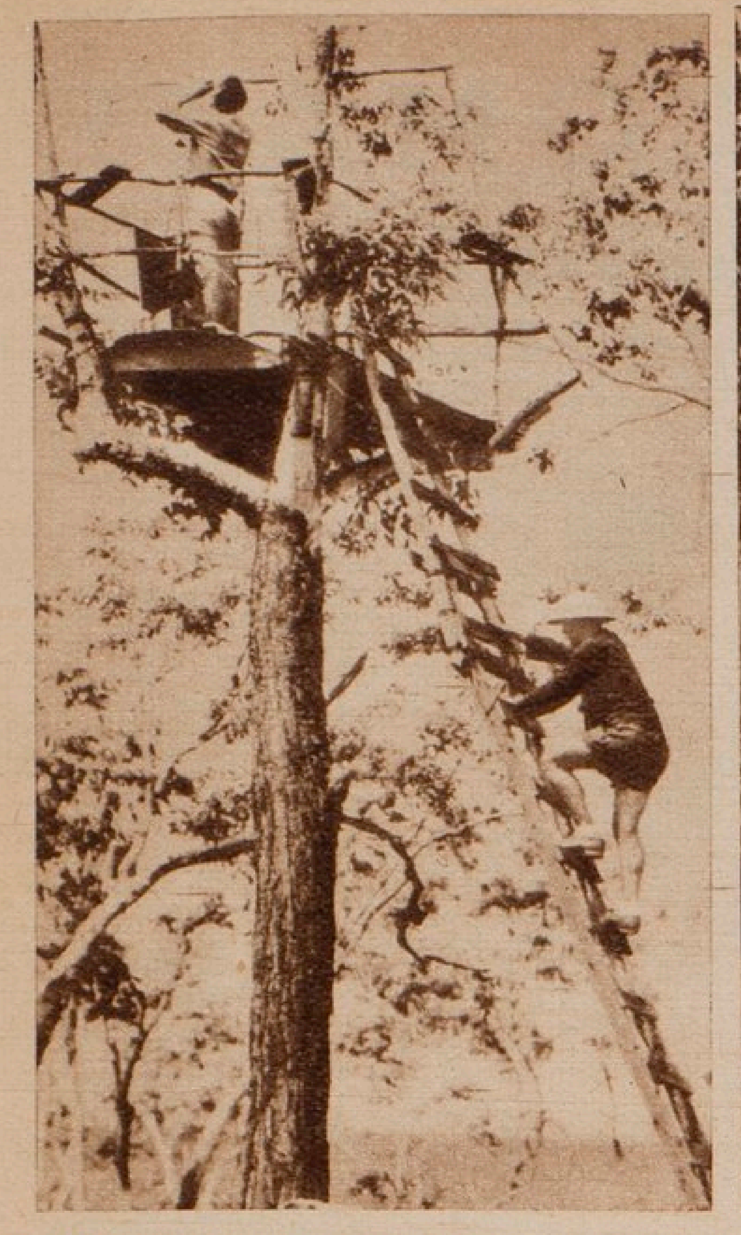


Les robes à deux couleurs dominent les collections des grands couturiers américains. L'idée est de pouvoir, en combinant les tissus, créer un ensemble permettant l'emploi d'un coupon à court métrage. Ainsi, cette robe qui peut être portée en ville, aux courses et même à l'heure du thé, a nécessité seulement 3 m. 50 de tissu pied de poule et un mètre de lainage noir. La jupe a trois plis creux devant et une simple couture dans le dos. Le devant du corsage est noir, mais les poches intérieures sont garnies du tissu carrelé. Les revers sont de deux couleurs. Les manches qui se terminent par des bandes assez amples ont trois pinces aux épaules. La robe est boutonnée sur le côté par des pressions. Lucille Ball, qui porte cette toilette, l'agrémente d'un chapeau et de gants rouges. Le sac et les chaussures sont noirs.

Ce tailleur rouge, en velours côtelé, est porté par Jane Wyatt et, si vous avez sa silhouette et sa jeunesse, je vous conseille de copier ce modèle. Ayant vaguement un « style militaire », il est garni, à la jaquette, de deux grosses poches intérieures soulignées par une piqûre à la machine. Les boutons qui ferment les manches, les poches et le devant du vêtement sont marrons. La jupe, simple de coupe, prend son ampleur par un large pli creux placé devant. Le chapeau et le sac sont marrons, les gants rouges.

Si une robe noire vous semble trop terne, faites comme Jane Wyatt et portez dessus une jaquette carrelée blanche et noire. Celle-ci, de coupe ultra-classique, est égayée par un gros bijou en rubis et brillants. Le chapeau, de coupe moderne, est de velours rubis, les accessoires noirs. Retenez la forme originale des chaussures noires agrémentées d'un liseré rubis. Des boucles d'oreilles en rubis et diamants mettent une dernière touche de « fini » à cet ensemble qui pourra se porter à n'importe quelle heure de la journée et même jusque très tard dans l'après-midi.

Jusqu'à présent, toutes les femmes élégantes s'imaginaient qu'elles devaient se recouvrir de fourrures, dès que l'hiver approchait. Un nouvel esprit règne maintenant en Amérique et les plus grandes stars de Hollywood préfèrent porter le nouveau tissu, nommé corduroy, qui tient du velours et de la peluche et ne coûte presque rien. Sur une jupe havane, à gros plis, Lucille Ball porte une jaquette beige taillée dans du corduroy. Retenez la forme des poches. Pour accompagner son ensemble, elle porte une blouse de soie ivoire à revers. Son chapeau et son sac sont beiges et du même tissu que la jaquette. La forme du chapeau est très en vogue au pays de l'Oncle Sam, et chaque Américaine qui se respecte a dans son armoire un « chapeau-pétale ».



Un poste d'observation est relié par téléphone avec le commandement d'une artillerie de campagne.



Les habitants de la Nouvelle-Guinée apportent une aide appréciable au corps expéditionnaire américain. Des ouvriers d'une localité s'alignent pour recevoir leur paye à la fin d'une journée de travail.

LA GUERRE DES JUNGLES

Une guerre étrange dans un cadre sauvage

A travers les végétations tropicales de la jungle de la Nouvelle-Guinée, un chant étrange, sinistrement prenant, s'élève. La mélopée a commencé loin derrière les lignes japonaises, et de bouche en bouche, elle est relayée vers l'avant. Les modulations évoluent : tantôt rauques et gutturales, tantôt douces et nostalgiques. Soudain, le silence est complet. Alors la voix puissante des canons commence à tonner : l'attaque est déclenchée.

Au pied des monts d'Owen Stanley, les Japonais faisaient toujours entendre leur chant avant de commencer une attaque contre les positions australiennes.

Au début, ils tirèrent quelques avantages de cette méthode bizarre. Depuis, les Australiens ont appris la leçon.

Le combattant japonais des jungles a appris à employer le bruit en vue d'obtenir trois sortes de résultats : parfois, il chante ou crie afin d'attirer sur lui le feu de l'ennemi : les éclairs des canons décèlent ainsi la position exacte de l'adversaire. Parfois, c'est une colonne opérant de flanc qui pousse des hurlements, pour concentrer sur elle toute l'attention de ses opposants, détournant ainsi la vigilance sur un autre point, où une véritable attaque, silencieuse celle-là, est amorcée. Finalement, pour compléter la confusion, bien souvent l'attaque nipponne se développe réellement à partir de l'endroit d'où provenait le bruit.

Les stratagèmes des Japonais paraissent assez étranges aux yeux d'un Occidental. Par exemple, avant de se retirer de nouveau vers le nord de la Nouvelle-Guinée, ils enterrèrent des victuailles et des munitions qu'ils avaient prises aux Australiens au cours de l'avance. Pour les mettre à l'abri, ils enterrèrent au même endroit un de leurs morts. Tant qu'ils sont victorieux, les Japonais donnent une sépulture très soignée à leurs morts, vu qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de rapatrier leurs cendres ainsi que l'exige la coutume ancestrale. Mais aussitôt qu'ils n'ont plus l'avantage, ils ont vite fait d'oublier coutumes et traditions.

Les Japonais sont d'excellents combattants à l'embuscade. Ils prennent position dans toutes sortes de cachettes, et particulièrement dans les feuillages des grands arbres. Ils ont instruction de faire leur possible pour abattre des officiers. Mais leur tâche est rendue extrêmement difficile par le fait que les combattants alliés de la jungle portent tous le même uniforme, et les chefs n'arborent pas d'insignes. Néanmoins, ils sont capables d'attendre des heures et des heures sans tirer un coup de feu, jusqu'à ce que, par un indice quelconque, ils puissent identifier un gradé. Si leur adresse n'est pas toujours de premier ordre, leur patience est inépuisable.

Tous les soldats du Mikado savent « faire le mort ». Aussitôt qu'ils sont pris sous le feu ennemi, ils se laissent tomber au sol et demeurent immobiles. Ensuite, se dissimulant dans les hautes herbes de la jungle, ils rampent silencieux et invisibles, jusqu'à ce qu'ils se trouvent hors de portée de l'ennemi.

Les trucs japonais ont souvent un cachet primitif. C'est ainsi qu'au cours des combats des monts Owen Stanley, un Japonais portant la tenue des indigènes de Nouvelle-Guinée se précipita vers les lignes australiennes en criant : « Moi venu aider Taubada ! » (« Taubada » est le terme par lequel les habitants de cette île appellent les blancs).

Au cours d'une autre escarmouche, un soldat nippon, feignant d'être un Australien qui appelait un camarade, cria en anglais : « Où donc es-tu, Digger ? » Pour toute réponse, il reçut une volée de balles de mitrailleuses et plusieurs grenades furent lancées vers lui. Si les Australiens avaient répondu, ils auraient ainsi décélé leur position.

D'autres fois, dans le but de créer la confusion, les Japonais secouent les arbres. Une longue corde est attachée à une branche haute, et, placé à une trentaine de mètres de distance, un soldat tire vigoureusement. Le même « effet de mouvement » dans la jungle est obtenu en lançant une grosse pierre dans les feuillages à l'aide d'une fronde. Aussitôt que les adversaires ouvrent le feu contre ce qu'ils pensent être un ennemi, des observateurs japonais, se basant sur le son, la fumée et les éclairs, communiquent au commandement nippon la position exacte.

Dans leur action de débordement par les flancs, les Nippons agissent avec beaucoup d'assurance. Ils se déplacent avec bruit, poussent des cris, tirent des coups de feu en l'air. Ils essayent ainsi de faire savoir à l'ennemi que le mouvement d'enveloppement se poursuit avec succès. Ils sont convaincus que l'adversaire, devant une telle manifestation sonore de supériorité, ne peut faire autre chose que de se retirer. Les Australiens ont appris à combattre cette méthode par des patrouilles offensives qui effectuent des incursions audacieuses dans les rangs ennemis.

Dans les mouvements de retraite, le Nippon a prouvé qu'il connaissait parfaitement son affaire. Affaiblis par de lourdes pertes dues aux combats, aux maladies, au manque de ravitaillement, les Japonais sont parvenus quand même à effectuer une retraite ordonnée, au sud des monts Owen Stanley. Dans ce domaine encore, ils appliquèrent quelques stratagèmes inédits : avant de commencer leur retraite, ils lancèrent une forte attaque contre une hauteur et, au lieu de la développer sur les deux flancs, ébauchèrent un mouvement tournant sur un seul côté. Pendant que les troupes de couverture faisaient rouler des rochers sur l'adversaire, le gros des forces organisait sa retraite.



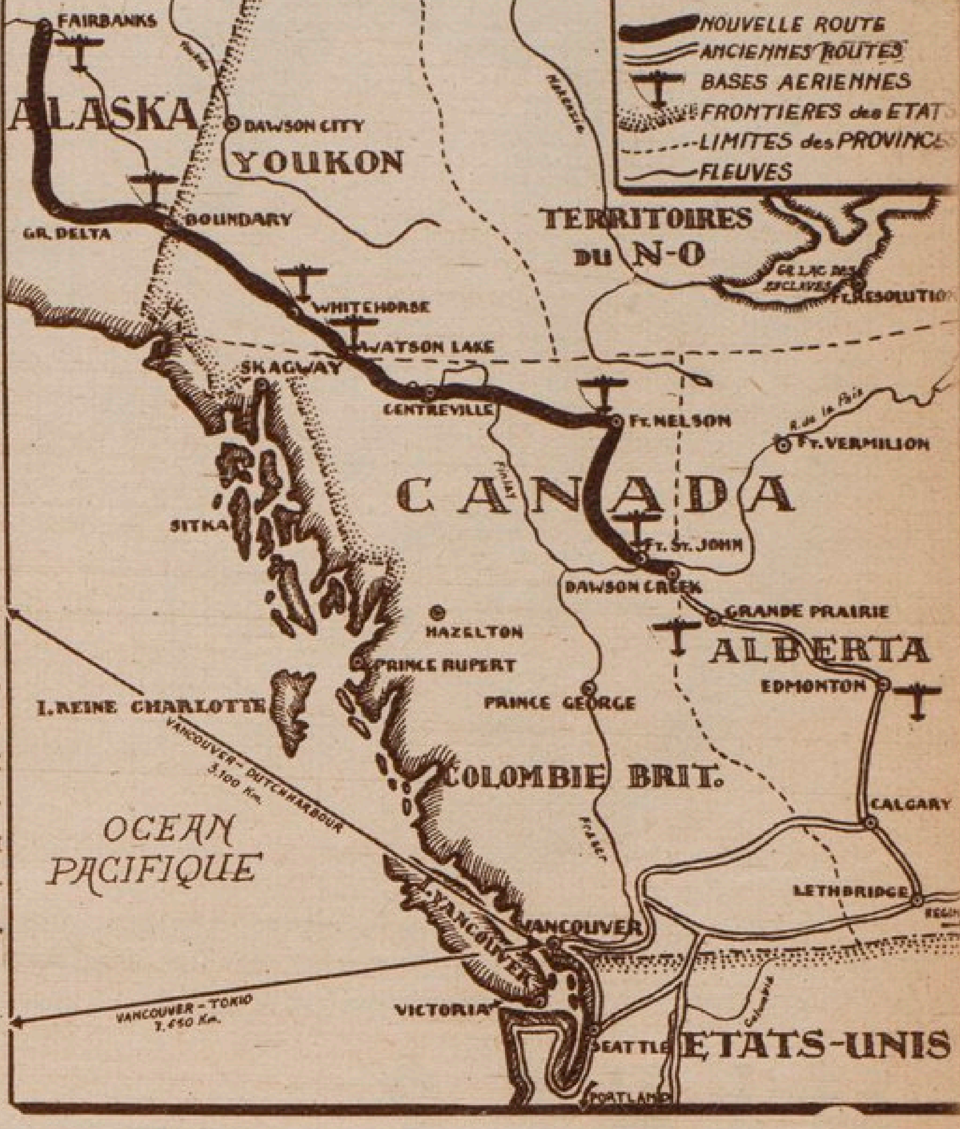
Un groupe de Japonais capturés par les Américains dans les îles du Pacifique. Devant l'objectif, ils ont essayé de prendre des poses avantageuses cachant leur amertume.



Des officiers australiens et américains, aidés par des habitants de la jungle, examinent une carte de la région, dans une base avancée de la Nouvelle-Guinée, avant d'engager une offensive contre les troupes japonaises.

Une nouvelle « route de Birmanie » :

LA ROUTE DU NORD



L'autostrade récemment construit est une prolongation de la principale route canadienne qui se termine à Ft. St. John ; son itinéraire passe par Ft. Nelson, Centreville, Watson Lake, Whitehorse et Boundary, villes possédant chacune un aérodrome, jusqu'à Fairbanks en Alaska. La facilité des communications aériennes est en effet d'une aide inappréciable dans la construction des routes de ce genre.

Lorsque les Etats-Unis achetèrent, en 1867, l'Alaska de la Russie, il y eut un murmure de désapprobation en Amérique. Quel intérêt, disait-on, avait le gouvernement de payer 7 millions de dollars pour acquérir cette immense étendue glacée, ce territoire aussi vaste que la France, l'Allemagne et l'Italie réunies ?

Cependant, l'avenir se chargea de révéler que la transaction était loin d'être infructueuse pour les Américains. Grâce à des fouilles minutieuses organisées sur une vaste échelle, on ne tarda pas à trouver dans ce pays des mines d'or et d'autres gisements précieux. Ses forêts fournissaient d'autre part de grandes quantités de bois.

Depuis l'entrée en guerre du Japon, l'Alaska est devenu un centre stratégique de premier plan. En effet, les Philippines mises à part, l'Alaska se trouve être, de par sa position géographique, la contrée la plus rapprochée du Japon. En partant des aérodromes que les Etats-Unis commencent à y construire en nombre, il sera possible avant longtemps de bombarder sans relâche Tokio, ainsi que les autres villes industrielles groupées dans l'archipel japonais. En outre, l'Alaska peut servir de base pour ravitailler la longue chaîne d'avant-postes américains dans les îles Aléoutiennes. Cette contrée, enfin, est voisine de l'Asie. Le détroit de Bering, qui sépare les continents américain et asiatique, peut être franchi en canot. L'Alaska a ainsi l'avantage d'offrir une voie de communication directe avec la Russie soviétique et surtout la Chine, qui depuis l'occupation par les Japonais de la route de Birmanie n'a plus de « fenêtre » vers l'extérieur et attend avec anxiété l'ouverture d'une nouvelle route de secours.

Le principal problème posé par l'Alaska est son accès difficile. Entre ce pays et les Etats-Unis s'étend la superficie immense du territoire canadien dont la partie nord ne comprend aucun réseau routier. Pour faire parvenir du matériel de guerre des Etats-Unis en Alaska, il aurait fallu employer la voie maritime ou aérienne. Mais en temps de guerre, les bateaux qu'on aurait affectés à ce voyage difficile sont requis ailleurs ; quant aux avions, leur chargement est limité. Restait une solution : celle de construire une route à travers le Canada.

Bien avant la guerre, le projet avait déjà été envisagé et discuté autant pour des raisons commerciales et touristiques que pour des considérations militaires. En effet, une route reliant directement les Etats-Unis à l'Alaska permettrait non seulement d'assurer la défense de ce pays, mais celle du continent nord-américain tout entier. En 1939, une commission américo-canadienne fut désignée pour cette étude. Le choix de l'itinéraire que devait prendre la route donna lieu à de nombreuses controverses. On tomba enfin d'accord pour la faire partir de Dawson Creek, au Canada, jusqu'à la ville de Fairbanks, en Alaska. Le président Roosevelt prit l'engagement de réaliser le projet aux frais des Etats-Unis tout en promettant qu'à la fin de la guerre, la route pourrait être incorporée sans condition dans le système routier du Canada.

Une armée technique américaine composée de 10.000 soldats répartis en sept régiments d'ingénieurs ainsi que 2.000 civils s'attelèrent à cette tâche gigantesque. Travaillant seize heures par jour sous une température très inégale et un climat parfois malsain, ils frayèrent ainsi difficilement une route à travers les steppes mornes du Canada, avançant de quelque 8 milles par jour. La route terminée, elle devait être livrée à l'Administration des Routes Américaines, qui la transformerait en autostrade de 24 pieds de largeur.

Le 24 septembre 1942, M. Stimson, secrétaire d'Etat américain pour la Guerre, déclara que la route serait prête le 1er décembre suivant, plusieurs mois avant le délai prévu. « Cette route, ajouta-t-il, est le plus grand exploit du corps du génie américain depuis la construction du canal de Panama. »

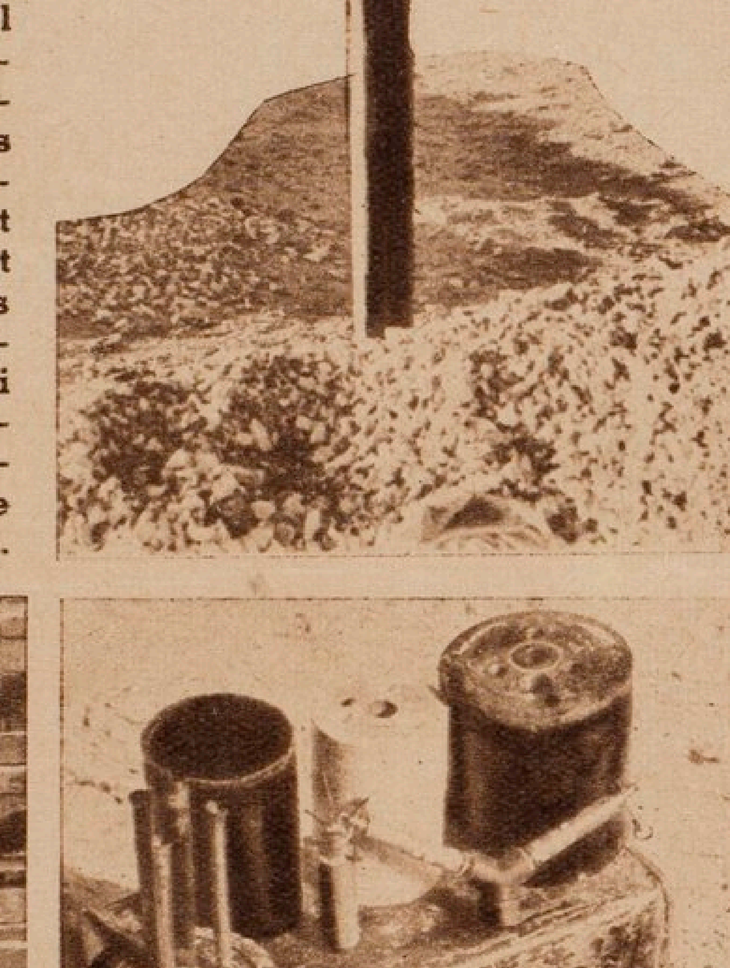
Le 29 octobre, c'est-à-dire plus d'un mois avant l'horaire fixé, M. Stimson annonçait de nouveau que les services techniques de l'Administration des Routes Américaines avaient terminé le travail rapidement et qu'une route longue de 1.671 milles et traversant 200 ponts, construite en six mois, venait d'être ouverte à la circulation — et que le matériel de guerre américain commençait d'être envoyé en quantité par cette route aux troupes des Etats-Unis cantonnées en Alaska.



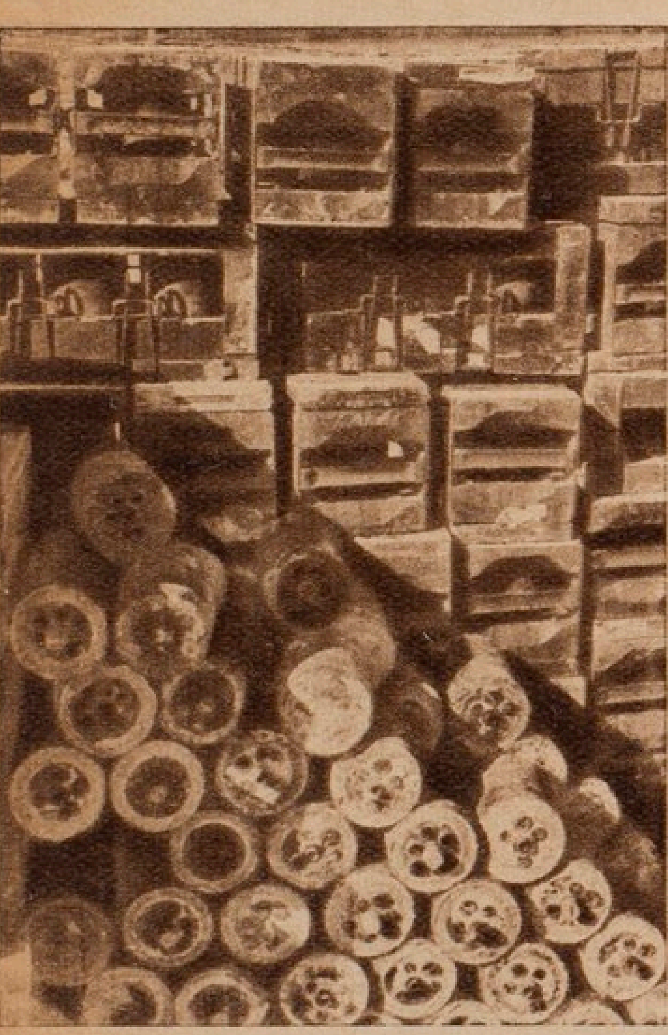
L'Alaska est devenu un centre stratégique de premier plan, et des nombreux aérodromes construits par les Américains partiront les avions qui iront bombarder les villes industrielles du Japon. Voici un défilé de troupes américaines à travers les plaines de l'Alaska.

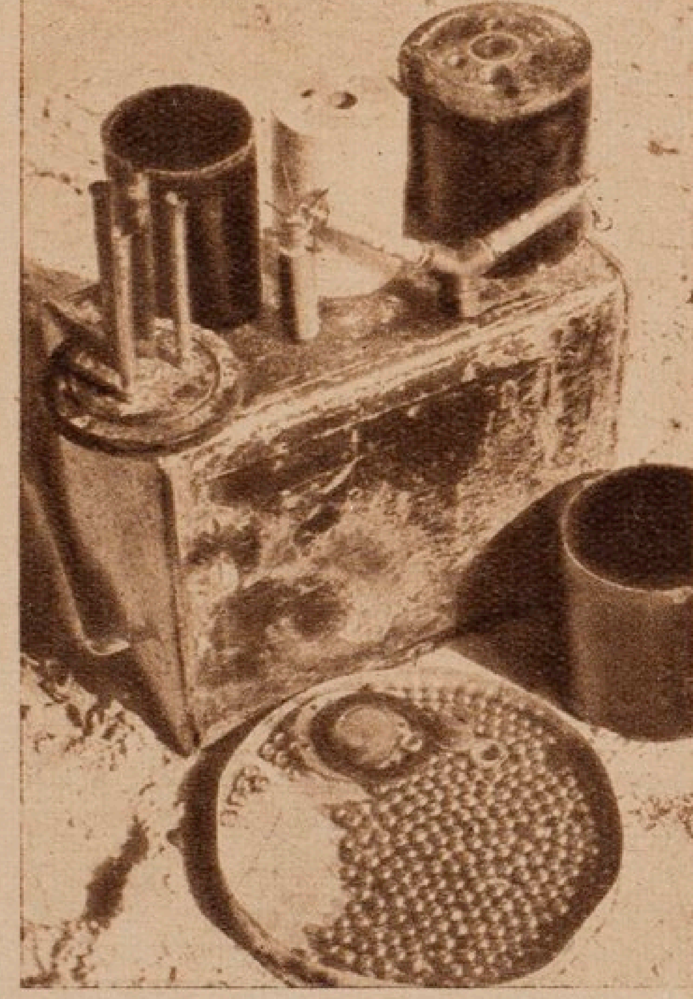
Des pièges, qui explosent au moindre contact, ont été utilisés par l'ennemi pour surprendre les troupes de la Huitième Armée. En voici quelques spécimens, prudemment mis à l'écart par les sapeurs anglais.

MINES ET PIEGES dans le désert



Au cours de leur retraite vers l'ouest, les troupes du maréchal Rommel ont semé de grandes quantités de mines pour paralyser l'avance de la Huitième Armée. Mais la magnifique organisation des unités mobiles britanniques a vite fait de déjouer les plans de l'ennemi, et des équipes de détecteurs de mines ont pour tâche de déblayer les terrains des engins destructeurs, ainsi que le montrent ces photos. A droite, une pancarte indique aux troupes britanniques le chemin à suivre pour éviter un champ de mines.





Des mines cylindriques, placées par l'ennemi sur les routes du désert, ont été mises hors d'état de nuire par les sapeurs de la Huitième Armée. A droite, une mine cylindrique a été débarrassée de son contenu, représenté par ces billes multiples qui produisent des effets dévastateurs à la suite de l'explosion, afin de la rendre inoffensive.



Un piège représenté par une simple caisse en bois, mais contenant à l'intérieur des matières explosives, a été trouvé. Au moindre mouvement, l'explosion se produit.



Un sapeur travaillant avec son appareil détecteur qui lui permet de repérer les emplacements où mines et pièges ont été placés par l'ennemi. Le terrain sera déblayé.

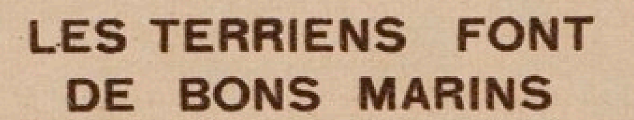
L'AMIRAL-DIPLOMATE

LEAHY : ami et collaborateur du Président Roosevelt

« Bill, si jamais nous sommes entraînés dans un conflit, vous reviendrez ici et m'aiderez à conduire la guerre. »

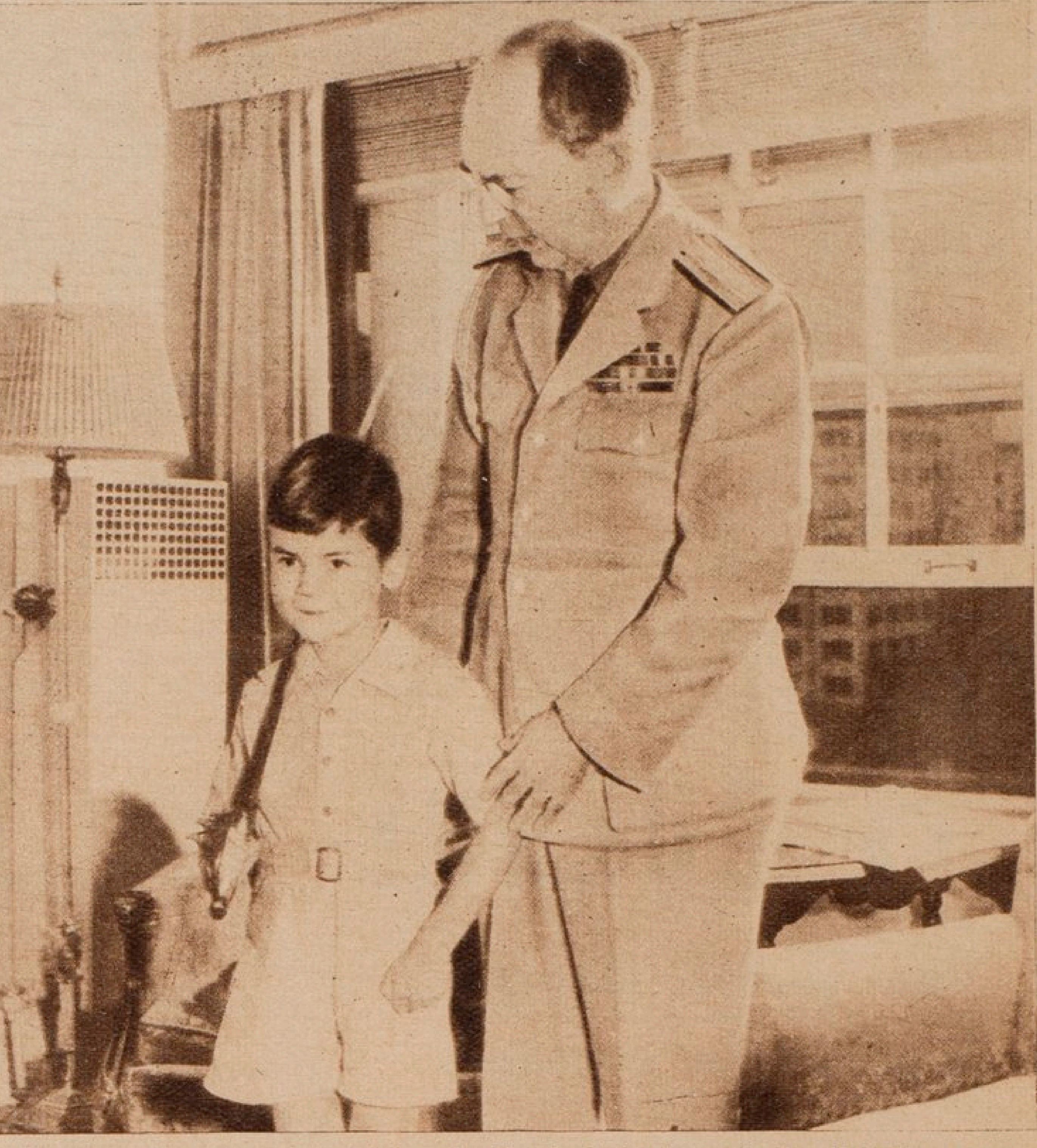
Ces mots furent adressés en 1939 par le président Roosevelt à l'amiral William Leahy qui venait de prendre sa retraite du service actif et s'apprêtait à occuper ses fonctions de gouverneur de Porto-Rico.

Aujourd'hui, Leahy, après avoir pendant longtemps représenté le gouvernement des Etats-Unis à Vichy, est revenu auprès du Président pour assumer la haute charge de « chef d'état-major du commandant en chef des forces de terre et de mer des Etats-Unis. »



En sa qualité de conseiller présidentiel, l'amiral Leahy a ses entrées libres à la Maison-Blanche. Il s'entretient souvent, au téléphone, avec le Président qu'il rencontre au moins une fois au cours de la journée.

Les deux hommes se connurent et apprirent à s'estimer réciproquement pendant la dernière guerre, alors que Roosevelt vaquait à ses fonctions de sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Marine et que Leahy était capitaine de vaisseau. Leahy n'est pas l'homme à acquiescer à tout ce qu'on lui dit : il a son franc-parler et sait défendre son point de vue jusqu'au bout.



Un des plus grands plaisirs de l'amiral Leahy est de distraire son petit-fils Robert Leahy, un charmant bambin âgé de cinq ans. Son père, William H. Leahy, est attaché naval à l'ambassade de Londres.

LES TERRIENS FONT DE BONS MARINS

William Leahy naquit dans l'Iowa, et passa ses jeunes années dans une ville du Wisconsin où son père exerçait la profession d'avocat. Après avoir terminé ses études supérieures, il fut nommé à l'Académie navale d'Annapolis. A vrai dire, il eût préféré être admis à West Point.

La carrière du jeune officier ne manqua pas d'action. Pendant quinze ans, il servit dans des régions différentes, parsemées à travers les deux océans, fit ample connaissance avec les unités navales, grandes ou petites, de la flotte, prit part à la bataille navale de Santiago, ainsi qu'aux opérations relatives à la révolte des Boxers et à l'insurrection des Philippines. En 1904, il épousa Louise Tennent Harrington, qu'il devait perdre en 1942, quelques jours avant son départ de Vichy.

Lorsqu'en 1932 son vieil ami Roosevelt fut élu pour la première fois Président des Etats-Unis, Leahy portait le grade de contre-amiral. Il assuma plusieurs commandements actifs, dont celui des cuirassés de bataille et de toutes les forces navales de combat des Etats-Unis, et en 1937 il revint à Washington en qualité de « Marin n° 1 » de la flotte des Etats-Unis.

LA LUTTE POLITIQUE ET DIPLOMATIQUE

Pendant deux ans et demi, le chef des opérations navales ne cessa de lutter contre l'opiniâtreté du Congrès qui se refusait à admettre certaines mesures préconisées par lui. A l'instar du général Mac Arthur, Leahy mit en garde le gouvernement, le peuple américain et ses représentants contre les dangers qui s'accumulaient à l'horizon. En vain, il exposa la nécessité urgente de fortifier l'île de Guam. On qualifia cette proposition d'« extravagante ». Lorsqu'il parla d'une « flotte de deux océans », on considéra cette expression comme une « hyperbole navale ». Il souleva une tempête de sarcasmes lorsqu'il insista sur le fait que les Etats-Unis pourraient se trouver en guerre simultanément avec le Japon, l'Allemagne et l'Italie.

Leahy eut plus de succès dans l'aménagement de la base de Dutch Harbour et l'adoption du programme d'expansion navale de 1938. Alors, il considéra sa tâche terminée, et, le 1er août 1939, fit valoir ses droits à la retraite.

En septembre 1939, il fut nommé gouverneur de Porto-Rico. Après la première cérémonie organisée dans l'île en son honneur, il tendit son haut de forme à un aide en lui disant : « Vous pouvez jeter cela... je n'en aurai plus besoin. » Ensuite, il s'attela à l'administration de cette possession et mit à profit son séjour pour acquérir une connaissance approfondie de cette mer des Caraïbes, dans laquelle allaient se passer tant des événements importants.

La préparation des défenses de Porto-Rico était déjà bien avancée, lorsqu'en 1940 il fut rappelé à Washington, avant d'aller en France en qualité de représentant diplomatique des Etats-Unis.

Embarqué à bord d'un croiseur, le « Tuscaloosa », Leahy arriva à Vichy alors qu'une terrible tempête de neige faisait rage.

LA MISSION DE LEAHY

L'amiral avait déjà rencontré Pétain en 1931, lorsque le maréchal était venu en Amérique, comme représentant du gouvernement Laval, pour présider certaines cérémonies commémoratives de la lutte pour l'indépendance américaine.

A Vichy, Leahy vécut plus près de Pétain que bon nombre de membres de son cabinet : le mépris commun que les deux hommes ressentaient envers plusieurs membres du gouvernement vichyste les rattachait étroitement. La tâche de l'ambassadeur n'était pas aisée : il devait convaincre Pétain que la Grande-Bretagne avait une chance de gagner la guerre, et faire sentir au maréchal que les Etats-Unis soutiendraient la France, si elle s'opposait à la pression allemande. Les résultats obtenus par Leahy dans ce domaine furent pénibles. La presse parisienne, contrôlée par les Allemands, l'accusait d'être le dictateur de la France non occupée. Mais le monde savait que le gouvernement de Vichy prenait ses ordres, non de Washington, mais de Berlin.

Jusqu'à l'époque de son départ, en mai dernier, Leahy rencontrait Pétain presque une fois par semaine : la conversation se déroulait en français, sauf dans certaines circonstances spéciales où l'ambassadeur préférait avoir recours aux offices d'un interprète.

A Vichy, Leahy habitait dans une petite villa où avait logé un médecin américain. Il menait une vie retirée, ne prenant part qu'aux manifestations officielles et passant le plus clair de son temps en compagnie de son personnel. Ses horaires de travail étaient si précis, que les employés du Magasin Louis Nuitton, près de l'Hôtel du Parc, devant lequel il passait pour aller à l'ambassade, réglaient leurs montres sur ses allées et venues. Il arrivait en auto à 9 heures 30, et le soir repartait à pied à 5 heures et demie.

Leahy repartit pour les Etats-Unis une semaine après la mort de sa femme dans une clinique de Vichy, où elle avait subi une grave opération. Les amis qui allèrent à sa rencontre, à son débarquement, furent frappés par sa tristesse. Il confia à l'un d'eux qu'il se sentait déprimé et perdu.

Toutefois, depuis sa dernière nomination, son moral semble, en apparence du moins, s'être relevé. Sa santé est extrêmement solide pour un homme de son âge, et il est capable d'abattre dix heures de travail par jour sans donner le moindre signe de fatigue. A 67 ans, l'amiral se tient aussi droit qu'un jeune homme de trente et marche d'un pas très élastique. Récemment, dans un cercle d'amis, Leahy parla de sa dernière entrevue avec Laval. « L'un des incidents les plus déprimants de sa carrière » : « Par l'enfer, dit-il, il n'y eut pas un seul sujet utile de conversation entre nous. Il exprima son désir personnel de voir les nations alliées défaites par l'Allemagne. »

LEAHY NE CONNAIT QUE L'OFFENSIVE

Rarement, l'amiral parle de travaux de défense. Toute son attention est absorbée par la nécessité de prendre et de maintenir l'offensive. L'action des îles Salomon fut décidée avant sa rentrée à Washington. Néanmoins, elle est tout à fait conforme à ses vues en ce qui concerne la stratégie à suivre dans la lutte contre le Japon. Leahy pense qu'on pourrait venir à bout du Japon à « un prix relativement bas » si l'on pouvait accumuler suffisamment de forces pour lui asséner un « seul coup bien dirigé ». Il sait cependant que la chose n'est pas possible en ce moment, mais il la réserve pour l'avenir.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PUBLIES EN PAGE 16

PUBLIES EN PAGE 16

UN TEST

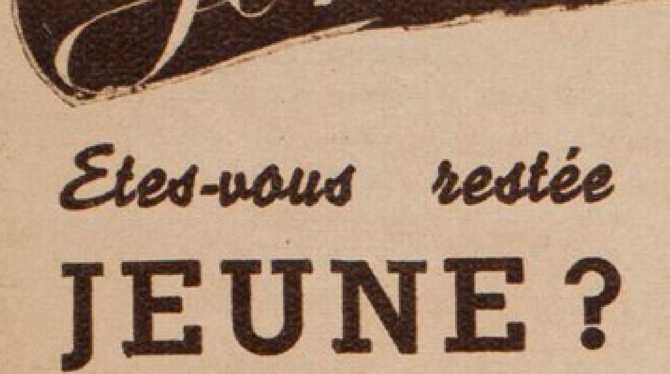
1) Le thé ; 2) Quatre étoiles désignent un « full general ». Il y a seulement deux « full general » dans l'armée américaine : Marshall et Mac Arthur ; 3) 50 milles ; 4) Le cardinal Wiseman ; 5) Les fraises ; 6) 88 ; 7) Le colibri ; 8) Buenos-Ayres ; 9) Les sénateurs et les membres du Parlement reçoivent généralement la même paye ; 10) Un zèbre est de peau blanche rayée de noir.

JUGEZ-EN VOUS-MEME

Morris fut jugé coupable. La cour décida que « le fait de tirer sa langue à la figure des gens » est, chez les jeunes garçons, une manière inoffensive de se taquiner ou de se venger... mais lorsque ces garçons deviennent des hommes, ils doivent renoncer à ce genre d'enfantillage. Dans le cas présent, les circonstances prouvent que l'inculpé désirait provoquer une querelle. Il est par conséquent jugé coupable.

PROBLEME DE CARTES

3 cœur	*as trèfle*	*2 pique*	*3 trèfle*
4 pique	*2 carr.*	*as cœur*	*2 cœur*
as carr.	*3 pique*	*4 trèfle*	*as pique*
2 trèfle	*4 cœur*	*3 carr.*	



Etes-vous restée
JEUNE ?

Vieillir, oui, puisque c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour vivre longtemps, mais vieillir en restant jeune, tel devrait être le mot d'ordre pour toutes les femmes. Si absurde que cela puisse paraître, c'est pourtant possible. Bien des personnes y parviennent et celles-là prétendent même que ce n'est pas difficile. Il n'y a qu'à ne pas croire à la vieillesse...

A vrai dire, certains naissent vieux et d'autres meurent jeunes en devenant centenaires. On ne peut établir de règles là-dessus.

Tandis que nos grand'mères estimaient avoir, à quarante ans, vécu leurs beaux jours, nous, à cinquante ans, nous nageons, jouons au tennis, montons à cheval aussi bien que nos fils et nos petits-fils.

Il n'y a plus d'âge. Le fossé qu'il y avait autrefois entre les jeunes et les vieux s'est trouvé comblé. Les mères semblent être désormais les sœurs de leurs filles et l'on s'adresse à son père comme au meilleur de ses camarades.

Les enfants ne s'en portent pas plus mal, les parents s'en portent mieux... et la gaîté générale y gagne...

•

Avez-vous le tempérament jeune ? Répondez à ce questionnaire en toute franchise et vous aurez votre réponse.

Pour chacune des questions, inscrivez 10 points si vous pouvez répondre un « oui » catégorique, 7 points pour un « oui » douteux, 4 pour un « peut-être » et 0 pour un « non ».

1) Profitez-vous de vos congés pour mener avec délices une vie capricieuse et fantaisiste ?

2) Vous prend-il, par crises, l'envie de « devenir quelqu'un » ou de battre des records ?

3) Faites-vous des projets qui bouleversent votre entourage et toutes vos habitudes ?

4) Quand il va pleuvoir, aimez-vous aller vous promener sous l'averse ?

5) Si une personne vous annonce une bonne nouvelle, vous retenez-vous pour ne pas lui sauter au cou ?

6) Avez-vous parfois des accès de tendresse imprévus ?

7) Une journée en plein air vous donne-t-elle une grande joie ?

8) Savez-vous apprécier un dîner en tête à tête, une musique tendre, des mots d'amour ?

9) Piaffez-vous si l'on vous fait attendre une réponse sur laquelle vous comptiez ?

10) Etes-vous curieuse des nouvelles inventions et voulez-vous les essayer ?

11) Vous emballez-vous pour des idées très nobles, très grandes, même si elles ne vous rapportent rien ?

12) Vous sentez-vous attendrie et troublée lorsque le printemps approche ?

13) La gaîté des gens que vous ne connaissez pas vous amuse-t-elle ?

14) Pouvez-vous dormir bien, ailleurs que dans votre lit ?

15) Continueriez-vous à dormir, si l'on ne vous réveillait pas le matin ?

16) Aimez-vous flâner, quitte à courir ensuite pour rattraper le temps perdu ?

17) Portez-vous fièrement et sans fausse honte des insignes de clubs sportifs ?

18) Quand vous avez des ennuis, espérez-vous qu'un miracle arrangera tout ?

19) Attendez-vous avec impatience une lettre de *Lui* quand *Il* est loin ?

20) Enfin — et surtout — croyez-vous encore aux serments d'amour ?

•

Faites la somme de vos points. Vous donne-t-elle moins de 50 ? Hélas ! trois fois hélas ! vous pouvez prendre votre retraite. De 50 à 100 vous portez bien votre âge, mais sans plus. De 100 à 150 vous méritez des compliments, car vous savez réparer de vos ans l'irréparable outrage. Mais vivent celles d'entre vous qui sont arrivées à la somme de 200 à 210 points. Et qu'elles vivent longtemps. Elles seront toujours jeunes et toujours heureuses...

ANNE-MARIE



DES W.A.A.C.S. A L'ENTRAINEMENT

Une section du corps auxiliaire féminin de l'armée américaine apprend, dans une piscine, à se servir des sacs de paquetage comme bouées de secours improvisées. Cet exercice fait partie de l'entraînement des W.A.A.C.S. qui comprend l'étude des méthodes de sauvetage employées par la Croix-Rouge américaine.

Si...

Si vous avez des bibelots anciens en porcelaine, voici un moyen infaillible pour reconnaître les véritables porcelaines de Saxe des imitations : à l'envers de sa base, le bibelot de Saxe ancien porte « en bleu » deux épées croisées.

QUELS SOINS PRENDRE
PENDANT LA GROSSESSE ?

Cette question m'a été souvent posée par les futures mamans qui sont anxieuses et veulent bien faire les choses.

Il faut, avant tout, qu'elles consultent, dès les premiers mois, soit une sage-femme, soit un médecin-accoucheur qui les surveillera jusqu'à leur délivrance.

Dès que la grossesse est reconnue, il est prudent de faire examiner le sang pour pouvoir, le cas échéant, remédier par un traitement approprié à une mauvaise hérédité. L'analyse des urines sera faite au début, tous les mois, à partir du sixième mois, tous les quinze jours, et les dernières semaines, tous les huit jours. Dès l'apparition d'une trace d'albumine, un régime sans sel doit être adopté, et le médecin sera prévenu afin de faire le nécessaire pour éviter l'éclampsie, toujours à craindre.

L'hygiène générale sera stricte. L'alimentation composée de mets sains, et, en général, un tout petit peu plus abondante que d'habitude. Eviter les plats épicés, l'alcool, le thé, le café, pour ne pas provoquer un état nerveux qui pourrait réagir sur l'enfant. Veiller à ne jamais être constipée. Prendre, pour y remédier, des laxatifs légers ou des jus de fruits.

L'exercice est recommandé, mais il faut être prudente les premières semaines. On pourra se livrer aussi à de longues marches au grand air, chaussée de souliers à talons plats pour ne pas fatiguer les jambes et éviter les varices.

Lorsque le médecin le jugera utile, porter une ceinture spécialement destinée à cet effet.

Vers le quatrième mois, se faire des massages légers à la poitrine et au ventre avec une crème grasse pour éviter les vergetures.

On parle beaucoup d'une gymnastique spéciale qui aide à l'accouchement et qui fait que les suites des couches sont plus rapides : celle-ci, d'ailleurs, ne peut être enseignée que par un médecin et faite sur ses indications.

L'hygiène morale a aussi une grande importance. Laissez-vous guider pendant votre grossesse par le bonheur que la prochaine naissance doit susciter en vous et je souhaite à toutes les futures mamans d'avoir un beau bébé qui leur donnera de grandes joies.

SI VOUS AVEZ MAL AU FOIE...

VOICI LES ALIMENTS QUI VOUS SONT PERMIS

Hors-d'œuvre : *certaines crudités, tels radis, tomates, artichauts crus, à la condition de bien les mastiquer et qu'ils ne soient pas accompagnés de vinaigrette violente.*

Potages : *tous ceux aux légumes, aux farines de céréales et de légumes secs (lentilles, pois) et, de temps en temps, des potages au lait.*

Poissons : *les poissons maigres de mer : soles, etc.*

Viandes : *surtout les viandes blanches, grillées, bouillies, mais jamais en ragoût. De temps en temps, un peu de viande rouge grillée.*

Légumes : *tous les légumes et les céréales qui ne seront pas spécifiés dans les aliments défendus ci-dessous.*

Fromages : *les fromages frais et non fermentés, et surtout le lait caillé.*

Boissons : *ne boire que peu à la fois. De préférence entre les repas. Le vin ne doit jamais être consommé autrement que largement coupé d'eau.*

Dans l'ensemble : *réduire fortement le sel dans tous les aliments.*

VOICI LES ALIMENTS QUI VOUS SONT DÉFENDUS

Hors-d'œuvre : *salaisons, charcuteries.*

Potage : *le bouillon gras et les soupes épicées.*

Poissons : *les fritures, les poissons gras : anguilles, saumons, anchois, harengs, homards.*

Viande : *tous les abats, les riz de veau, rognon, boudin, charcuteries (jambon excepté) et jamais de ragoûts ni de gras.*

Légumes : *les choux et les petits pois.*

Fromages et laitages : *consommer le lait en très petites quantités. Pas de beurre cuit. Aucun fromage gras et fermenté. Pas de blanc d'œuf.*

Dessert : *toutes les pâtisseries ainsi que les fruits riches en graisse : noix, amandes et noisettes.*

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

L'amour des bêtes est certainement chose louable, à condition que l'affection qu'on porte à nos frères inférieurs ne dépasse pas les bornes de la bienséance et de la simple tenue. Cela n'est malheureusement pas le cas de nombre de « mémères à leur chienchien » qui, ne faisant aucun cas du ridicule auquel elles s'exposent, accordent à leurs quadrupèdes des attentions et des sollicitudes qu'une maman hésiterait à étaler à l'égard de ses enfants.

J'aime les bêtes en général et les chiens en particulier dont j'ai toujours apprécié les qualités de fidélité et de reconnaissance qui manquent à bien d'êtres humains, mais de là à accorder à ces animaux des attentions démesurées et une place prépondérante soit dans son foyer, soit chez les autres, il y a un abîme...

Cependant, j'assistai l'autre jour, Dieu merci pas chez moi, à un spectacle digne de risée qui témoigne de l'incommensurable aberration d'esprit de certaines personnes absolument inconscientes de leurs actes.

Une brave dame, invitée à partager le déjeuner d'une de mes amies en même temps que d'autres convives dont je fis partie, s'amena avec un brave toutou sous le bras, tout recouvert de poils si drus et si touffus que les yeux disparaissaient sous un amas de productions filiformes et qu'on ne distinguait à travers ce fouillis confus qu'un petit point noir, humide et luisant, représentant le museau du mammifère. Je pensai tout d'abord que la dame portait un manchon, mais, devant les aboiements intempestifs de la bête, je dus me rendre à l'évidence.

Croyez-vous qu'elle fit partager son repas à table à Chochotte (c'est le nom du quadrupède en question), qu'elle la fit boire dans son propre verre et l'essuya avec sa propre serviette ? Pour peu, elle lui eût fait faire ses petits besoins sur le tapis du salon, sans plus s'inquiéter de nous que si nous n'étions que des ombres.

Notre hôtesse, dont je voyais les expressions grimaçantes à travers les fleurs et les cristaux de prix qui garnissaient sa table, n'en pouvait mais... Elle risqua même de s'étrangler en apercevant le méchant animal vouloir escalader brusquement nappe et couverts...

— Elle est terriblement capricieuse ! fit la visiteuse avec un sourire qu'elle voulut rendre aimable.

Mais, devant le mutisme de notre amphitryon et les regards ironiques des autres convives, elle ravala sa salive et donna une tape de reproche sur l'échine de l'animal.

Bien entendu, le déjeuner prit fin au milieu d'une atmosphère glaciale, et j'attends de revoir notre aimable hôtesse pour tirer de l'incident les commentaires qu'il mérite.

Voilà jusqu'où va, ma chère cousine, l'amour de certains individus pour les bêtes...

Avouez qu'il dépasse parfois les limites de la décence et du simple savoir-vivre.

Bien affectueusement vôtre,
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

A toutes :

Je vous remercie pour vos vœux à l'occasion de Noël et de la nouvelle année. J'ai été très touchée de recevoir vos nombreuses missives.

Nièce « Minerva »

Je n'ai pas reçu votre première lettre. Comment voulez-vous que je vous réponde au bout de trois jours, quand vous savez que des dizaines de nièces attendent leurs réponses ? Vu le manque de place, je ne puis répondre qu'à une seule question à la fois. Mon adresse exacte est : « Tante Anne-Marie », Revue « Images », Post Office Bag. Le Caire.

Nièce « Respectueuse des bonnes coutumes »

Lorsque vous faites des présentations, vous devez toujours nommer l'homme en premier lieu. On présente une jeune personne à une vieille. A table, lorsque vous désirez donner une place d'honneur à quelqu'un, placez-le toujours à votre droite.

Nièce « Comment pouvez-vous répondre à toutes les questions ? »

Je me le demande parfois moi-même, mais, avec le temps, j'ai fini par acquérir une certaine expérience qui me permet de tirer mes nièces d'affaire. Pour votre visage, la lanoline ne pourra que vous faire du bien. Ne pressez jamais les boutons d'acné, ils sécheraient en laissant des cicatrices fort vilaines. Si vous voulez guérir ces indésirables, envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous dirai où aller.

Nièce « Jeanne la folle »

Vous méritez un peu ce surnom qu'on vous a donné. A-t-on idée de vouloir ainsi, à tout prix, imposer ses idées à ceux qui vous entourent ? Un dicton anglais dit : « Une discussion de gagnée est un ami perdu ». Les gens font parfois semblant de se ranger à votre avis et puis ils vous fuient, parce que vous les ennuyez.

Nièce « Vulgaire »

Tout ce malentendu est venu de votre part. Vous ne deviez pas, dès le début, essayer de faire la « dessalée » avec ce jeune homme. Vous vous plaignez maintenant de ce qu'il vous ait si cavalièrement traitée ? Mais, ma chère amie, vous n'avez eu que ce que vous demandiez. Une autre fois, soyez plus sérieuse avec les hommes.

Nièce « Une nièce de Méadi »

Une tache pareille est extrêmement délicate à enlever. Essayez, cependant, la méthode suivante : trempez la partie de la robe, qui a été atteinte, dans du lait à peine tiède (pas chaud, attention), laissez pendant un jour ou deux, puis lavez à l'eau savonneuse. Si la tache persiste, recommencez l'expérience. Elle a donné des résultats surprenants dans des cas où l'on jugeait un vêtement perdu.

Nièce « Amoureuse »

Votre pseudonyme n'est pas très nouveau, en effet. J'ai, je crois, au moins une douzaine de nièces qui signent « Amoureuse », « Amoureuse au désespoir », etc. Dans votre cas, je n'ai qu'une seule chose à vous dire : partez. Quittez cet homme. Je n'approuve pas les liaisons en général et surtout les liaisons avec des hommes mariés. Recommencez votre vie, vous êtes jeune, vous verrez avec quelle rapidité vous retrouverez votre équilibre. Mais il faut rompre tout de suite, si vous voulez retrouver cette paix de l'âme qui vous manque tellement aujourd'hui.

Nièce « Pour un regard de ses yeux »

Votre conduite a été magnifique et je vous en félicite. Vous verrez comment vous vous sentirez libre, jeune et joyeuse de nouveau. Votre vie a été un long tourment, mais, pour vous surtout, le bonheur viendra, j'en suis certaine, au moment où vous vous y attendrez le moins. Un ami me disait un jour : « C'est lorsque l'on se trouve dans l'obscurité la plus complète que l'on est en mesure d'apercevoir la plus légère raie de lumière ». Pensez parfois à cela.

Nièce « Dolorosa

Je le regrette, mais je ne discute jamais politique dans les colonnes de cette rubrique. J'ai assez de soucis comme cela, croyez-moi. Vous pouvez, certes, m'écrire aussi souvent que vous le désirez.

Nièce « J'ai une confiance aveugle en vous »

Votre lettre, tellement remplie de confiance, m'a vraiment touchée et c'est de grand cœur que je vous accepte dans ma grande famille de nièces. Pour recoller facilement et solidement la porcelaine cassée, il suffit de frotter les bords de l'objet avec de l'ail. Laissez sécher et vous serez enchantée du résultat.

TANTE ANNE-MARIE

JE FUS ESCLAVE DES NAZIS

dans les îles de la Manche

Une Française, ayant vécu dans l'île de Jersey, occupée par les Allemands, raconte dans cet article, emprunté au « Daily Mail », les jours sombres qu'elle connut sous le régime allemand et nous révèle de quelle façon elle parvint à fuir. Jersey et les autres îles de la Manche sont les seuls territoires britanniques sur lesquels flotte le drapeau allemand.

•

Il n'y a pas longtemps, j'épluchais des pommes de terre pour des ouvriers allemands travaillant dans les défenses des îles de la Manche.

Laissez-moi tout d'abord vous dire de quelle façon j'arrivai là. Après l'occupation de la France, je fus employée dans une usine fabriquant des vêtements pour l'armée. C'était un travail extrêmement fatigant. Un jour, je lus une annonce demandant des cuisinières pour les autorités allemandes en Bretagne (notez qu'il était bien mentionné Bretagne et non îles de la Manche). Je présentai une demande et ne tardai pas à être engagée. Je dus partir sur-le-champ. Quand j'arrivai en Bretagne, je trouvai 16 autres femmes qui s'étaient enrôlées comme moi. Les autorités allemandes nous conduisirent vers un local qui semblait être affecté pour nous. On nous donna à chacune une paillasse et un repas composé d'une méchante soupe et d'un simple morceau de pain. Puis l'on nous dit d'attendre des instructions complémentaires. Vers dix heures, alors que nous nous apprêtions à aller dormir, des officiers allemands, de l'organisation Todt, firent irruption dans la bâtisse et nous intimèrent l'ordre de nous habiller immédiatement et de nous préparer à partir.

Nous fûmes conduites vers un camion allemand qui nous trimbala, nous ne savions où, durant des heures. Le voyage se termina dans une baraque militaire où l'on nous garda pour le restant de la nuit. Le lendemain matin, à notre grand étonnement, nous fûmes embarquées à destination de Jersey.

Les gens pour qui j'étais appelée à travailler étaient les ouvriers affectés aux constructions de défenses. Ils vivaient dans des sortes de huttes construites pour eux. Il y avait là plus de huit cents ouvriers et près de cent surveillants allemands. A la cuisine, le chef suprême était un Allemand et il avait autour de lui deux aides hollandaises, trois espagnoles, quatre anglaises et douze françaises.

Quand j'avais terminé mon travail, c'est-à-dire à sept heures, j'allais rejoindre deux amis anglais. L'un d'eux était pêcheur et l'autre possédait un jardin potager qui lui rapportait de quoi vivre.

Quiconque a vécu à Jersey en temps de paix aurait bien du mal à la reconnaître aujourd'hui. Tous les hôtels sont, bien entendu, occupés par les autorités allemandes, et les boutiques demeurent, pour la plupart, fermées. Bien que les citoyens britanniques jouissent d'une certaine liberté, une atmosphère de profonde mélancolie pèse sur l'île. Peu d'automobiles circulent à travers les rues et toutes sont de marques allemandes. Si vous voulez voyager en tramway, vous devez prouver que vous avez une tâche urgente à accomplir. Naturellement, un black-out strict sévit partout et le couvre-feu dure de dix heures du soir à six heures du matin.

La viande est rare dans l'île et le pain aussi. Les ouvriers allemands ont tout juste droit à une miche de pain, pas plus grande que la main, pour trois jours, et à une ration de beurre d'un huitième d'once quotidiennement.

Mes deux amis anglais se nourrissaient de pommes de terre, de quelques poissons, produit de leur pêche, de tomates et de raisins.

Les Anglais ont plus ou moins les mêmes journaux à lire qu'avant la guerre, mais tous sont sévèrement censurés. A la radio il ne vous est permis d'entendre que les nouvelles d'Allemagne, la peine de mort punissant toute infraction à ce règlement. Vous devez donc recourir aux bulletins de la radio nazie si vous voulez vous mettre au courant des nouvelles du jour... Pour mon bonheur, aucun des Allemands travaillant avec moi ne connaissait un traître mot de français, de sorte que je pouvais tout à loisir entendre les nouvelles en français de la B.B.C. tout en leur faisant croire que j'étais à l'écoute de Radio-Paris.

J'étais à Jersey pendant la fameuse nuit du raid sur Dieppe. Nous apprîmes le lendemain que les Britanniques avaient effectué des débarquements à Dunkerque, Dieppe et Boulogne. J'étais surexcitée, car j'avais vécu les dernières heures de l'évacuation de Dunkerque.

Quand les Allemands apprirent la nouvelle, ils perdirent la tête et se mirent à donner des ordres contradictoires. Le couvre-feu fut avancé de deux heures. Avec une jeune amie, nous nous mîmes à réfléchir sur notre sort. J'eus l'idée, un moment plus tard, de me promener dans la rue avec une cocarde française placée sur le revers de mon manteau de façon telle qu'elle donnât l'impression du drapeau anglais.

Un officier allemand m'arrêta :

— Pourquoi portez-vous cela ? me fit-il avec rage.

— Je suis Française, répondis-je, et je porte le drapeau français.

— On dirait plutôt le drapeau britannique, gronda-t-il.

— En tout cas, répartis-je imperturbable, il est plus beau que la svastika.

A ces mots, il ne tint plus et m'arracha ma cocarde. J'eusse bien voulu agir de même avec ses insignes militaires, mais je me contins. Il me secoua violemment, ce dont j'allais me plaindre au commandant. Celui-ci me donna raison et ne manqua pas de murmurer : « Même si les Britanniques envahissaient l'Europe entière, il n'y a aucune excuse pour qu'un officier allemand malmène une femme. »

Entre temps, des chars d'assaut, des canons et des mitrailleuses patrouillaient les rues. Cela dura jusqu'au lendemain où les autorités déclarèrent que si les Britanniques envahissaient l'île ils l'évacueraient, mais emmèneraient en Allemagne toute la population de Jersey.

Un frisson me parcourut le corps. C'est à ce moment-là que je décidai d'agir au plus vite. Profitant d'un moment de liberté, j'allai trouver mon ami le pêcheur et le suppliai de me réserver une place dans son embarcation.

Dans les cuisines, nous travaillions plus dur que jamais. Levée dès six heures du matin, je turbinais douze heures d'affilée avec tout juste un petit quart d'heure pour déjeuner, et constamment sous la surveillance de gardes armés. Pour tout déjeuner, on nous servait une soupe, faite d'eau, et quelques légumes. Le soir, la soupe était sensée contenir de la viande, mais je n'avais jamais vu le moindre morceau de viande dans ma cuisine et, par conséquent, il ne pouvait s'en trouver dans ma soupe...

Un soir, je reçus un message de mon ami qui me prévenait qu'il partait le lendemain matin pour l'Angleterre. Je me levai avant l'aube et j'attendis sur un rocher de la côte que l'on me fit signe. Enfin il apparut dans une légère embarcation de neuf pieds, avec un moteur de secours. Nous partîmes. La mer était démontée, mais je n'avais pas le temps de me sentir mal, car je devais, à chaque instant, déverser l'eau du canot. Fort heureusement, arrivés près des côtes anglaises, un launch de secours nous aborda et nous recueillit. L'équipage s'empressa autour de nous et nous fournit des couvertures chaudes et des vivres. Nous pûmes ainsi débarquer en sécurité dans un port britannique. Quel soupir de soulagement je poussai alors !

Maintenant je suis dans les Forces Françaises Combattantes et j'espère d'ici peu entrer dans les A.T.S. pour apprendre à devenir chauffeur.

Nos lecteurs écrivent...

Cœur qui souffre

● *Allons, remontez-vous, ma chère amie, et, surtout, ne vous impatientez pas. Vous êtes encore une petite fille et ce jeune homme est bien honnête. Il a parfaitement raison, et dès qu'il aura une situation satisfaisante, il demandera votre main à votre père. Il vous aime certainement autant que vous l'aimez, mais il ne veut pas agir à la légère, sans être sûr de pouvoir vous rendre heureuse.*

Maman inquiète

Mon fils vient d'avoir dix-sept ans. Depuis un certain temps, il me fuit et semble se désintéresser de la maison. Devant son humeur sombre, je me sens prise d'une véritable inquiétude. Que dois-je faire pour voir reparaître sur son visage sa bonne humeur d'antan ?

● *Votre fils, chère madame, traverse une crise, celle qui de la puberté conduit à l'état d'homme. Agissez envers lui avec douceur et attirez-vous ses confidences. Une mère doit être un peu la camarade et l'amie de son fils. Que de malentendus écartés dans une famille si les parents se rapprochaient davantage de leurs enfants au lieu d'agir avec une sévérité excessive qui ne peut que les rebuter !*

Fleur de pommier

● *Vous avez tort, ma chère enfant, d'abandonner tout espoir. Il se pourrait très bien que, devant vos sentiments délicats et votre tendresse, vous arriviez à gagner son amour. Ne désespérez pas et conservez avec lui la même attitude affectueuse.*

Blonde aux yeux noirs

● *Ma chère amie, on n'est jamais sûre d'avoir un homme complètement à soi. En tout cas, attendez que le jeune homme se déclare de façon plus concrète et soyez sûre de ses intentions de vous épouser avant de vous déclarer vous-même.*

Cœur anxieux

Je vous écris dans un état d'agitation extrême. J'ai vingt ans et suis follement amoureuse d'un jeune homme à peine plus âgé que moi. Il poursuit des études de droit. Il travaille dur pour le moment, mais n'a pas de situation fixe. Dois-je l'attendre ou accepter tout autre parti qui demanderait ma main à mes parents ?

● *Mais, ma chère enfant, il me semble que si un parti avantageux se présentait, vous auriez tort d'attendre que votre jeune ami termine ses études ou se fasse une position. Tel est mon avis, et tel sera, je pense, celui de vos parents.*

Je cherche l'amour

● *Continuez, mon cher, mais il n'est pas dit que vous le trouverez. On ne cherche pas l'amour comme une paire de chaussettes ou une cravate que l'on mettra pour épater ses amis. C'est peut-être au moment où vous y penserez le moins, que le dieu Amour dardera sur vous ses flèches enflammées...*

Paulette désespérée

● *Vous vous faites un monde pour ces petits boutons qui vous abîment le visage. N'étant nullement spécialiste en la matière, je vous conseillerai de vous adresser en ce qui concerne les soins de beauté à « Tante Anne-Marie » qui saura vous donner les conseils les plus judicieux. Quant à moi, je peux vous affirmer que vous pouvez parfaitement plaire et que quelques soins redonneront à votre visage tout son éclat.*

Sophie bien malheureuse

Mes parents sont bien sévères avec moi et je souffre d'être enfermée à la maison comme un oiseau en cage. L'autre jour, alors que plusieurs de mes amies se rendaient à une « party » entre jeunes, mon père m'a absolument interdit de les rejoindre. J'en ai pleuré de rage.

● *Séchez bien vite vos larmes, petite fille, et continuez à suivre les conseils de vos parents. Ceux-ci ont sans doute de bonnes raisons de vous empêcher de fréquenter tel ou tel groupe. Croyez-moi, ce n'est pas par méchanceté à votre égard qu'ils agissent ainsi, mais dans votre propre intérêt.*

Je l'aime

Je l'aime et le lui montre trop. Il affecte de ne point s'apercevoir de mes sentiments et profite de la moindre occasion pour faire la cour à une de mes amies.

● *Conclusion : il ne vous aime pas et, plus vous essaierez de le séduire, plus il se détachera de vous. Essayez de montrer envers lui une attitude indifférente. Peut-être arriverez-vous à l'intéresser. Autrement ? Eh bien, tant pis. N'espérez pas rendre votre amour contagieux. Cela n'existe malheureusement pas.*

HORATIUS

Conte américain 100 %



LA TOURTE

Nous étions attablés dans un petit restaurant de la rue Boylston à Boston, Mass. Assis à une table voisine, quatre ou cinq personnes à la mine prospère discutaient, à voix haute, dans le plus pur accent de Boston. Mon compagnon Horsey prêtait l'oreille.

— Eh bien, disait l'un d'eux, je parierais dix mille dollars que Joel Duffle est le plus grand mangeur des Etats-Unis...

A ce moment, Horsey se leva et fit un pas vers la table voisine. Avec son plus beau sourire, il dit :

— Ai-je bien entendu que l'un d'entre vous est disposé à parier dix mille dollars que Duffle est le plus grand mangeur des Etats-Unis ?

— Parfaitement, répondit un certain Conway.

Horsey sauta à pieds joints sur l'occasion.

— Eh bien, dit-il, je parie dix mille dollars contre une somme équivalente qu'un de mes amis battra votre Joel Duffle. D'ailleurs, voici mille dollars à titre d'arrhes.

Le pari fut accepté.

Connaissant Horsey, je compris tout de suite qu'il s'agissait de Nicely-Nicely Jones. Et connaissant Nicely-Nicely Jones, je savais qu'il battrait, dans ce domaine, n'importe quel être humain et même peut-être, exception faite de l'éléphant, n'importe lequel des quadrupèdes.

Il fut convenu que le match aurait lieu à New-York et le rendez-vous fut fixé à quatre semaines plus tard, afin de laisser aux deux concurrents un délai suffisant pour se préparer. Nicely-Nicely n'avait guère besoin de ce délai, nous le connaissions toujours prêt à affronter n'importe quel adversaire à table. C'est un homme d'environ cinq pieds et huit inches de haut et près de cinq pieds neuf inches de large. Quand il est en forme, il pèse plus de 283 livres. C'est un parieur aux courses par profession, et, pour lui, manger n'est qu'un passe-temps agréable.

•

Dès notre retour à New-York, nous nous rendîmes au quartier général de Nicely-Nicely, au restaurant de Mindy. Notre pari fut accueilli avec enthousiasme et tout le monde y souscrivit. Au bout d'une heure, la somme de 10.000 dollars fut entièrement couverte et il ne restait plus qu'à mettre la main sur Nicely-Nicely lui-même. Malheureusement, personne ne l'avait vu depuis plusieurs semaines et il nous fallut nous rendre à son logement. Là, un personnage maigre, à l'aspect maladif nous dit « bonjour » d'une voix à peine perceptible. Ayant répondu poliment à son salut, nous attendîmes tranquillement l'arrivée de Nicely-Nicely.

— Mais c'est M. Jones !... ronchonna la jeune femme décharnée qui nous avait accueillis.

Un coup d'œil sur l'individu nous permit de nous rendre compte que nous étions en présence de Nicely-Nicely lui-même. Mais un Nicely-Nicely si pitoyablement méconnaissable ! Il n'était plus que la moitié de lui-même avec son visage pâle et ses yeux profondément cernés. Nous lui serrâmes la main et, d'émotion, nous ne recouvrâmes l'usage de la parole que quelque temps après. La jeune personne au regard hostile s'effaça en claquant la porte derrière elle.

— C'est ma fiancée, Hilda Slocum, nous dit Nicely. Une bien gentille personne. Nous comptons nous marier dès que j'aurai perdu une vingtaine de livres encore.

Et Nicely de nous raconter son roman commencé par un coup de foudre irrésistible. Sa charmante amie refusait de convoler en justes noces tant qu'il restait obèse.

— Mais je m'en remets à elle pour réduire mon poids par les méthodes scientifiques, et c'est à cette seule condition qu'elle deviendra mon épouse bien-aimée.

Aussi Nicely était à un dur régime. En deux mois, il avait perdu 83 livres.

Horsey, la gorge contractée, raconta comment il avait accepté le pari de 10.000 dollars et comment tous les admirateurs de Nicely y avaient souscrit.

Cette nouvelle fit visiblement de la peine à Nicely.

— Je regrette de vous dire que je ne peux rien pour vous. Ma fiancée ne me permettra à aucun prix d'abandonner mon régime, même pour un temps limité.

Horsey essaya par tous les moyens de convaincre la jeune fille, mais la réponse de cette dernière fut inexorable ; jamais Nicely ne retournerait aux déplorables excès gastronomiques dont elle l'avait guéri si péniblement. Elle fut bien près de nous mettre à la porte. Sur les instances de Horsey qui voyait déjà ses 1.000 dollars transformés en fumée, elle ne put que nous recommander de nous adresser à une de ses amies d'enfance du nom de Shumberger qui pourrait nous tirer d'affaire.

— Mon amie Violette est demeurée d'une gourmandise inconcevable, malgré mes conseils répétés et mon propre exemple.

•

Les jours passaient. En désespoir de cause, Horsey décida de s'adresser à Miss Violette Shumberger. C'est ainsi qu'un soir, il fit son entrée au restaurant de Mindy accompagné d'une femme si grosse qu'il fallut rapprocher trois tables pour la mettre à l'aise. Elle devait peser au bas mot 250 livres. Son visage avait la dimension du cadran d'une horloge de ville, mais son sourire était ravissant et ses dents éclatantes.

L'idée de Horsey était de la mettre à l'épreuve. Plusieurs experts furent réunis à la hâte pour juger de ses capacités gastronomiques. Dès qu'elle commença à manger, tout le monde réalisa sa classe. A la fin du repas, Mindy lui-même reconnut sa supériorité et Miss Violette Shumberger fut désignée à l'unanimité, pour relever le défi de Joel Duffle. Nicely lui fut adjoint à titre d'entraîneur.

•

Le champion de Boston, Joel Duffle, arriva à New-York quelques jours avant le concours. Une entrevue fut arrangée entre lui et Miss Violette Shumberger pour mettre au point les conditions du match. On se rendit tout de suite compte que c'était un concurrent dangereux, doué d'une capacité d'absorption peu commune. Il fut convenu que le match consisterait en douze plats purement américains. Chacun des deux adversaires en désignerait un dont il fixerait le volume et le poids. Le jour du concours, chaque plat serait divisé en deux portions identiques.

Miss Violette Shumberger et son entraîneur Nicely-Nicely discutèrent un bon moment, à voix basse, entre eux. Le sort désigna Joel Duffle pour choisir le premier plat. Après mûre réflexion, celui-ci demanda deux quarts d'olives mûres, douze bottes de céleri et quatre livres de noix écossées. Miss Violette Shumberger décida que le second plat consisterait en douze douzaines de peignes aux cerises. Joel Duffle désigna ensuite deux gallons de soupe au poivre philadelphienne. De nouveau Miss Violette et son entraîneur conférèrent ensemble et elle fixa son choix sur dix livres de tilleul d'Amérique. Puis ce fut un dindon rôti de vingt-deux livres choisi par Joel Duffle. Miss Violette répliqua par douze livres de pommes de terre à la sauce brune. Joel Duffle réclama deux douzaines d'épis de maïs et Violette répondit par deux quarts de haricots. Joel choisit ensuite dix livres de pois à l'étuvée et Violette douze bottes d'asperges au beurre. Ceci les amena à la salade et Joel, dont c'était le tour, suggéra six livres de légumes frais variés avec huile et vinaigre. Maintenant Miss Violette Shumberger a le dernier mot pour fixer le dessert. Ce sera une belle tourte de portion large de deux pieds et épaisse de trois inches.

•

Le grand jour arriva. Nicely-Nicely se rendit de bonne heure au restaurant et il fut aussitôt très entouré : croyait-il que Miss Violette Shumberger avait quelques chances de l'emporter ?

— Mais oui, répondit-il. Elle manque un peu d'expérience pour ces sortes de concours, mais elle est douée d'un appétit magnifique. J'aime la voir manger, d'autant plus que ses goûts ont beaucoup de points communs avec les miens.

A 8 heures 30 précises, Mindy se tourna vers chacun des deux adversaires et leur demanda solennellement : « Etes-vous prêt, Boston ? Etes-vous prêt, New-York ? » Miss Violette Shumberger et Joel Duffle firent « oui » de la tête et Mindy annonça le premier round. On servit le premier plat et Joel Duffle attaqua. C'est un de ces mangeurs qui accompagnent leur mastication de bruits sonores que l'on peut entendre de très loin. C'est aussi un mangeur dont les sourcils extrêmement mobiles montent et descendent en suivant le mouvement de ses mâchoires. Par la façon dont il engloutissait les plats les uns après les autres, il provoqua un certain malaise parmi les spectateurs new-yorkais. Ah ! si seulement Nicely-Nicely pouvait lui donner la réplique ! Quant à Miss Violette Shumberger, elle, mangeait sans empressement inutile mais avec beaucoup d'aisance. Elle ne cherchait pas à rattraper Joel Duffle, mais semblait prendre un immense plaisir à apprécier ce qu'on lui servait.

Le dindon arriva enfin. Il fut divisé en deux parts absolument égales, mais une grande déception apparut sur le visage de Miss Violette qui, pour la première fois, prit la parole : « Mais où est la farce ? » Personne n'avait parlé de dindon farci et le cuisinier n'y avait pas pensé. Le désappointement de Miss Violette ébranla la confiance des parieurs de Boston. Joel Duffle commença à regarder son adversaire avec une certaine inquiétude qui ne fit que croître à mesure que le dindon disparaissait sous sa fourchette entreprenante. Les pommes de terre furent, à leur tour, rapidement avalées. Les deux concurrents arrivèrent de cette façon au bout du onzième plat sans donner de signes évidents de faiblesse.

Qui l'emportera ? Les arbitres eux-mêmes n'étaient pas en mesure de le dire.

La tourte arriva. Une magnifique tourte. Une tourte majestueuse. Joel Duffle la lorgna de façon bizarre et ne souffla mot. La tourte coupée en deux, une moitié fut placée devant Miss Violette et l'autre devant Joel Duffle. Après les deux premières bouchées, on le vit prendre une large gorgée d'eau. Je me rendis nettement compte que la tourte déciderait du sort de la lutte et me tournai vers Miss Shumberger. Elle n'avait pas encore entamé sa part. Soudain, elle se tourna vers Nicely-Nicely, lui fit signe d'approcher et lui murmura rapidement quelques mots à l'oreille. Les partisans de Joel Duffle protestèrent énergiquement contre ce manquement aux règles du concours.

Les arbitres tinrent conseil et il fut décidé qu'il n'y aurait faute technique que si Miss Shumberger avait demandé conseil à son entraîneur. L'on pria alors Nicely de relater la conversation échangée avec son « poulain ».

— Eh bien, dit Nicely-Nicely, elle m'a simplement demandé de lui faire servir un autre morceau de tourte lorsqu'elle aura fini celui qui se trouve devant elle.

A ces mots, Joel Duffle jeta son couteau et, repoussant son assiette aux trois quarts pleine, dit à ses concitoyens de Boston :

— Messieurs, je suis perdu. Je ne peux plus avaler une seule bouchée. Vous admettrez que j'ai fait de mon mieux, mais il m'est impossible de me mesurer à un monstre qui redemande de la tourte avant même de commencer la portion qui lui est servie. Je ne désire pas me tuer en fournissant un effort inutile.

Joel Duffle abandonnait la lutte et Nicely-Nicely proposa trois hourras en l'honneur de la victoire de Miss Violette.

Au premier hourra, l'effort qu'il fit dépassa ses forces, il tomba par terre, évanoui, juste au moment où Joel Duffle glissait lui aussi sous la table. Les internes de l'hôpital furent considérablement surpris de recevoir en même temps, venant du même endroit, un malade souffrant de sous-alimentation et un autre dont le tort était d'avoir trop mangé.

•

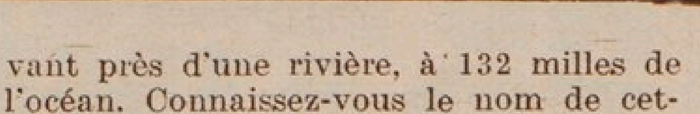
Quand l'émotion provoquée par ce double accident passa, et que les paris furent réglés, nous invitâmes Miss Violette Shumberger à l'étage principal du restaurant pour la fêter comme il convenait. Parlant de son triomphe, elle en attribua tout le mérite à la présence d'esprit de Nicely-Nicely :

— Voyez-vous, dit-elle, je lui avais soufflé à l'oreille que j'étais à bout et que je n'étais pas en mesure de manger le moindre morceau de la tourte...

Et, éclatant de rire, elle ajouta :

— Dès que Nicely-Nicely quittera l'hôpital, j'aurai une confession à lui faire. J'avais pris mon dîner habituel une heure avant le commencement du match. J'avais oublié que c'était pour ce soir... Aussi, je n'étais pas très en forme...

(Adapté de l'anglais)



DELASSONS-NOUS...

UN TEST

Voici une dizaine de questions destinées à vérifier l'étendue de vos connaissances générales. Chaque réponse exacte mérite 5 points. Si le total de vos points dépasse 35, vous devez être fier de votre culture. 30 et 35 points sont une *très* bonne moyenne. Mais si vous ne parvenez pas à obtenir 25 points, cela prouve que vos connaissances générales laissent à désirer.

1) Quelle est la boisson préparée la plus populaire ?

2) Si vous rencontrez un officier de l'armée américaine, ayant l'épaule garnie de quatre étoiles argentées, vous pouvez être sûr que son nom commence par M. Pourquoi ?

3) Quelle est la longueur du canal de Panama ? 5, 25, 50, 100 ou 500 milles ?

4) Quel est l'auteur du roman « Fabiola » ? Delly, le cardinal Wiseman ou Mme de Staël ?

5) Quel est le fruit dont les graines se trouvent à l'extérieur ?

6) Combien y a-t-il de clefs dans un piano ? 66, 77, 88 ou 99 ?

7) Quel est le plus petit oiseau connu ?

8) La plus grande ville de l'Amérique du Sud, et la troisième en dimension dans l'hémisphère occidental, est actuellement un port océanique, se trouvant près d'une rivière, à 132 milles de l'océan. Connaissez-vous le nom de cette ville ?

9) Les sénateurs sont-ils généralement mieux payés que les membres du Parlement ?

10) Un zèbre est-il de peau blanche rayée de noir, ou de peau noire rayée de blanc ?

JUGEZ-EN VOUS-MEME

Voici un procès. Etudiez-en les faits et portez votre jugement.

Faits : Plus d'une fois, Morris G. tira publiquement sa langue à la figure de John Shanon. Celui-ci le fit arrêter pour dérèglement de conduite.

La loi veut que : Toute personne qui, avec l'intention de rompre la paix, emploie des paroles ou fait des actes offensants, menaçants ou insultants... sera punie pour dérèglement de conduite.

Problème : Le fait de « sortir sa langue de sa bouche » rompt-il la paix ?

LA LONGEVITE HUMAINE

D'après de récentes statistiques, voici quelle serait la longévité humaine selon les « diverses professions » :

Souverains et princes : 58, 8 ans. Voyageurs et explorateurs : 60. Agriculteurs : 61,6. Marchands : 62,4. Artistes : 62,2. Littérateurs : 66,9. Militaires : 67,7. Hommes de science : 68,9. Hommes d'Etat : 69,1. Ecclésiastiques : 69,1.

LAISSEZ LE TEMPS EN PAIX, S.V.P.

NE DITES PAS :	PARCE QUE :
« L'hiver n'a pas été froid, nous allons payer ça cet été. » *« Les saisons ne sont plus à leur place. C'est à cause de la T.S.F. »*	Vous n'en savez absolument rien. Si l'on vous demande de l'expliquer, vous serez fort embarrassé.
« Il suffit que je mette mon pardessus pour qu'il fasse chaud, et que je l'ôte pour qu'il pleuve. » *« Je suis un malchanceux. Le soleil brille durant toute la semaine, mais il pleut le dimanche, mon jour de congé. »*	C'est attacher beaucoup trop d'importance à votre propre personne. Ils sont quelques-uns comme vous à pouvoir dire exactement la même chose.
« C'est un temps à grippe. Les appartements sont encore chauffés... on sort sans pardessus et... vlan ! on attrape un chaud et froid. »	Si vous le savez, ne sortez jamais sans pardessus.
« Le soleil s'affaiblit d'année en année. Bientôt, la terre ne sera plus qu'une vaste banquise. »	D'ici là, vous avez encore le temps d'attraper de bonnes suées.

INVRAISEMBLABLE MAIS VRAI

● Il existe, au Mexique, une fleur singulière, qui change de couleur plusieurs fois par jour.

Blanche le matin à 6 heures, elle rosit avec l'aube ; elle est, à midi, d'un rouge vif. Puis, peu à peu, cette fleur prend une teinte violette pour devenir tout à fait foncée à six heures du soir. Et elle redevient blanche pendant la nuit...

Les Mexicains appellent cette fleur assez rare la « bleu-blanc-rouge ». Elle pousse sur un arbre ressemblant au goyavier et ne donne son parfum que pendant 90 minutes... quand elle est rouge. C'est une fleur qui peut, ainsi, servir de pendule dans un jardin : l'agréable et l'utile.

● A première vue, il ne paraît pas impossible de plier une feuille de papier cinquante fois. Mais, à la réflexion et à l'essai, la chose n'est guère réalisable. Qu'on en juge :

Au troisième pli, la feuille atteint huit fois son épaisseur. Au septième, le coefficient est 128. Au vingtième pli, l'épaisseur atteindrait une vingtaine de mètres. Au vingt-quatrième : 450 mètres. Au trentième, elle serait égale au diamètre de la terre. Au quarante-quatrième, la feuille de papier atteindrait la lune.

Mais où diable trouverait-on une feuille de la superficie alors nécessaire, la superficie, paraît-il, des Etats-Unis ?

CE QUE LES HOMMES DISENT DES FEMMES...

● *Le meilleur moyen de déplaire à une femme, c'est de la laisser faire ce que bon lui semble.*
B. Bendon

● *Les jeunes filles n'épousent jamais les hommes avec lesquels elles flirtent. Ceci explique le grand nombre des célibataires...*
O. Wilde

● *Une femme conserve longtemps son premier amant... si elle n'en trouve pas un second.*
La Rochefoucauld

PROBLEME DE CARTES

Pour cet intéressant problème, vous aurez besoin des quatre as, des quatre 2, des quatre 3 et des quatre 4, d'un paquet de cartes. Il s'agit de les disposer de la manière montrée dans le dessin suivant, de sorte que le total des nombres de chacune des rangées (verticales, horizontales ou diagonales) soit toujours égal à 10. Vous devez vous arranger de manière à ce que pas deux cartes de même valeur numérique ou de même genre ne se trouvent dans une même rangée horizontale ou verticale.

REPLIQUES... DECONCERTANTES

— Un siècle qu'on ne t'a vu ! Cette santé ?
— Parfaite.
— Et ta femme ?
— Elle est morte il y a un an.
— Sans blague !

●

— Il n'a pas eu le courage de la conduire jusqu'à sa dernière demeure. Du haut de son balcon, il a suivi le convoi, du bout de sa jumelle.
— Il avait probablement peur de la voir revenir.

●

— Donne-moi 100 francs et je te dirai ce à quoi tu penses.
— 100 francs ! Donne-moi 10 francs et je te prouverai, moi, que tu ne penses jamais à rien.
— Gros malin.
— Pourquoi ?
— On te l'a dit.

(*LA SOLUTION DE CES PROBLEMES AU BAS DE LA PAGE* 12)

RESSEMBLANCE

Un fermier britannique a découvert dans son champ cette pomme de terre qui ressemble étrangement à Gandhi.

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire.
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel, Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nou-